

junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Les guerriers de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES GUERRIERS DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

1

Anchorage – le 12 mars.

Que se passe-t-il en Alaska ? Telle est la question que l'on se pose à Washington après les événements qui se sont déroulés il y a quelques jours à Kunizali, petit village de pêcheurs sur la mer de Behring, événements qui viennent seulement d'être divulgués.

Résumons les faits. Vendredi matin, à l'aube, les gens de Kunizak dormaient encore pour la plupart, quand un gros bateau à moteur, venu on ne sait d'où, pénétra dans le port et s'y amarra. Une cinquantaine d'hommes, pour la plupart des Asiatiques, débarquèrent et se répandirent dans le village. Aussitôt, le massacre commença. Profitant de l'effet de surprise, les cinquante hommes enfoncèrent les portes des habitations et tuèrent quiconque leur tombait sous la main à l'aide des coutelas dont ils étaient armés. Ensuite, ils mirent le feu aux maisons, pour finir par regagner leur bateau qui reprit aussitôt le large.

Quand les forces de l'ordre stationnées dans la villa voisine, et qui avaient été averties téléphoniquement, arrivèrent sur les lieux, elles ne purent que constater l'ampleur du désastre. Plusieurs dizaines de personnes sauvagement assassinées, toutes les constructions, pour la plupart en bois, détruites par le feu, des bateaux coulés et incendiés. Quant au vaisseau ayant servi à amener les assaillants, il avait disparu sans laisser de traces.

D'après les témoins de l'attaque, les mystérieux agresseurs avaient commis leurs forfaits sans passion apparente, comme si aucun sentiment, de colère ou de haine ne les avait animés. Ce détachement n'est pas une des circonstances les moins curieuses de cette inexplicable attaque.

Si la surprise avait été complète, il n'en est pas moins vrai que certains habitants de Kunizak avaient tenté de se défendre, blessant et tuant même plusieurs des assaillants. En se retirant, ceux-ci avaient emporté ceux d'entre eux mis hors de combat, à l'exception d'un seul, abattu d'un coup de fusil de chasse et oublié derrière un hangar. Le corps, vêtu comme tous les assaillants d'une combinaison d'épais tissu jaune, était celui d'un homme sans âge et qui portait, physiquement, les traces de plusieurs opérations chirurgicales assez récentes. À la hauteur du cœur, il avait l'empreinte, imprimée au fer rouge, d'un petit masque cornu de démon. Ses poches ne contenaient aucun papier d'identité, ni rien qui pût permettre de l'identifier.

Autre détail étrange : sur le port, un drapeau avait été planté, portant, sur fond jaune, l'image d'un masque noir cornu, réplique parfaite de celui imprimé au fer rouge sur la poitrine du mort.

Bien que l'enquête menée par le F.B.I. n'ait rien laissé au hasard, on s'interroge encore à l'heure actuelle sur les motifs de cette agression. On a pensé tout d'abord qu'il pouvait s'agir d'un quelconque acte de piraterie mais, bientôt, cette possibilité dut être écartée. En effet, il apparaît que les attaquants n'auraient emporté le moindre butin, se contentant uniquement de semer la terreur dans la ville en tuant, détruisant et incendiant.

Dans la mesure du possible, nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de l'enquête.

Bob Morane laissa retomber l'exemplaire du *Times* dans lequel il avait lu les lignes qui précèdent, et il releva la tête vers Bill Ballantine, assis en face de lui, dans un confortable fauteuil de cuir patiné.

— Drôle d'histoire, hein, Bill ?

L'interpellé secoua ses lourdes épaules de géant et fit la grimace, en disant :

— Drôle d'histoire... Ça vous pouvez le dire, commandant...

Son visage se fit grave, comme s'il cherchait à rassembler des souvenirs puis, soudain, il se dérida et, sursautant légèrement, déclara encore :

— Il me semblait bien que ça me rappelait quelque chose... Attendez...

Le colosse se leva et alla à un bureau de style Tudor, dont il fouilla les tiroirs durant quelques instants. Finalement, il revint triomphant vers son ami en brandissant une coupure de presse.

— J'ai trouvé, dit-il. J'ai découpé ça dans le *San Francisco Chronicle*... Cela date de quelques semaines... Écoutez...

MYSTÉRIEUSE SÉRIE DE MEURTRES À CHINATOWN

San Francisco, le 20 février.

Nous avons parlé précédemment d'une série de meurtres énigmatiques, et qui semblaient être l'œuvre d'une même organisation d'assassins, ayant au cours des semaines précédentes jeté la perturbation parmi la population du quartier danois.

Rappelons brièvement les circonstances de ces meurtres, au nombre de quatre et qui tous, semblent s'être déroulés de la même manière. Une personnalité chinoise de Chinatown reçoit l'ordre d'adhérer à une société secrète dont les buts et la nature exacts sont jusqu'ici demeurés inconnus. Si l'intéressé ne s'exécute pas, il reçoit un premier avertissement. Ensuite, on lui envoie un tueur qui le poignarde. Plusieurs témoins ont aperçu le tueur en question ; certains affirment même qu'il y en avait plusieurs, mais qui se ressemblaient assez étonnamment. Il s'agissait toujours d'un homme vêtu de noir, un Asiatique – un Chinois pour certains, un Malais pour d'autres – au visage glacé, aux regards absents, et qui effectuait les moindres gestes avec un détachement total, comme s'ils ne le concernaient pas.

Décidée à mettre le ou les mystérieux exécuteurs hors d'état de nuire, la police intensifia sa surveillance, ce qui permit de capturer un individu au moment où il pénétrait chez Mr. Samuel Yin, gros commerçant de Chinatown qui, voilà quelques jours, reçut une lettre de menace pour n'avoir pas accepté d'adhérer à la société secrète dont il est parlé plus haut. L'homme était un Chinois, vêtu d'un costume noir d'assez

mauvaise qualité. Il était armé d'un poignard en tout point semblable, aux dires des médecins légistes, à celui ou ceux, ayant mis fin aux jours des précédentes victimes. On ne découvrit pas le moindre papier sur lui, et on ne réussit pas à lui arracher le moindre renseignement sur son identité, ni sur les raisons qui l'avaient poussé à pénétrer chez Mr. Samuel Yin. Les services anthropologiques de la police ont cependant fait quelques découvertes intéressantes. En effet, une visite corporelle révéla que le prisonnier avait, récemment, subi une grave opération chirurgicale à la tête. En outre, il portait, sur la poitrine, une marque au fer rouge représentant le masque cornu d'un démon. On espère que ces deux derniers indices permettront aux enquêteurs d'identifier leur suspect car, à l'heure présente, le Chinois n'a pu encore être inculpé d'aucun crime précis, et il garde d'ailleurs le mutisme le plus complet à toutes les questions qui lui sont posées.

À son tour, Ballantine interrompit sa lecture, passant sur des considérations et de vagues déductions que le reporter, ou le rewriter, avait cru bon d'ajouter de son cru.

— Qu'en pensez-vous, commandant ?

Bob Morane passa la main droite ouverte dans la brosse drue et sombre de ses cheveux, ce qui pouvait parfois être chez lui un signe d'embarras.

— Ce que j'en pense, Bill ?... Sans doute la même chose que toi... Le Chinois à l'air absent, détaché de toutes choses, et les interventions chirurgicales, le petit masque de démon marqué au fer rouge dans la chair de la poitrine... Tout cela colle magnifiquement, et je ne m'étonnerais pas outre mesure si les tueurs de Chinatown et ceux de Kunizak avaient la même origine...

Morane se tut et, pendant quelques secondes, son compagnon guetta sur ses lèvres de nouvelles paroles, qui ne vinrent pas. Alors, Ballantine se décida à interroger :

— Croyez-vous qu'il fasse à nouveau parler de *lui* ? Bob eut un geste vague.

— Je n'en sais rien Bill, mais tout cela est dans *sa* manière... Et puis, il y a ce masque de démon imprimé sur la poitrine des

tueurs, et aussi sur le drapeau jaune laissé à Kunizak... Tout semble indiquer qu'il y ait du Monsieur Ming là-dessous...

— L'article de San Francisco m'avait déjà intrigué, dit Ballantine, et c'est pour cette raison que je l'avais gardé... Par la suite, j'ai oublié de vous le montrer... Personnellement, je suis persuadé également que l'Ombre Jaune est responsable de ces meurtres à San Francisco et de cette inexplicable attaque de Kunizak...

Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, était un Mongol d'une intelligence prodigieuse, tournée vers le mal, chef d'une puissante organisation secrète, le *Shin Than*, dont le but était de ruiner la civilisation occidentale pour la remplacer par celle de l'ancienne Chine. C'était un étrange personnage que ce Ming, avec son caractère mêlé d'idéalisme et de cruauté. Il se disait immortel et, en fait, grâce à sa science, il l'était un peu. Ce qui le rendait surtout redoutable, plus que sa fortune, qui était colossale, c'était son intelligence et son savoir qui, poussés à un degré extrême, en faisaient un monstre impitoyable. Lui-même affirmait être un démiurge, et certains le considéraient comme une incarnation de Satan.

À de nombreuses reprises, Bob Morane et son ami écossais Bill Ballantine avaient eu l'occasion d'entrer en lutte ouverte avec le terrible Mongol, qu'ils avaient mis en échec, sans jamais le vaincre définitivement.

Durant quelque temps, les deux amis avaient pu croire que leur redoutable adversaire avait mis ses activités en veilleuse. Mais il n'en était rien apparemment. Bob Morane était venu de Paris pour passer paisiblement quelques jours avec Bill, à Londres, et voilà que Monsieur Ming remontrait le bout de l'oreille.

Ballantine jeta un coup d'œil à la pendule posée sur la cheminée. Il était huit heures du soir.

— Ming ou pas Ming, dit le géant, il nous faut songer à manger. J'ai l'estomac tellement vide qu'on pourrait y loger un rhinocéros avec sa corne...

Morane hésita, saisi peut-être par une légère lassitude. Il était confortable, le petit appartement londonien de son ami, au dernier étage d'une vieille maison de Soho. Au-dehors,

régnait les derniers brouillards de l'hiver, traîtres comme des vapeurs empoisonnées. Bien sûr, Bob connaissait trop bien les *fogs* de Londres, et d'ailleurs, pour que cela le fit reculer. Sans doute se cherchait-il des excuses.

— Si on se contentait de manger des sandwiches, dit-il. Fait pas folichon au-dehors avec ce brouillard à microbes...

Bill éclata d'un rire gras.

— Nous autres Écossais, lança-t-il, nous ne les craignons pas, les microbes. Quelques bons verres de whisky et on est prémuni contre toutes les épidémies...

Bob Morane n'insista pas. Il savait que, quand la fringale tenait son ami, il se serait traîné sur le ventre, à travers tous les dangers, pour un steak pommes frites.

Bill connaissait, dans Soho, un petit restaurant italien qui faisait les meilleurs spaghettis du monde, ou presque, et ce fut l'estomac à ce point lesté de pâtes qu'on aurait eu de la peine à y glisser un simple brin de vermicelle que les deux amis se retrouvèrent au-dehors, poursuivis par un air de bel canto massacré par un pick-up nasillard. Ils se sentaient lourds tous deux car, non seulement ils avaient abusé de spaghettis, mais en outre ils avaient un peu forcé sur le chianti.

— En tout cas, fit Bill alors qu'ils s'éloignaient du restaurant, on a de quoi affronter le brouillard à présent. Et puis, avec la soute à biscuits pleine, on ne risque pas de faire des rêves d'affamés. Un jour que je m'étais couché sans dîner, j'ai vu, durant toute la nuit, des plats de choucroute défiler devant moi. Eh bien ! vous le croirez ou non, commandant, le lendemain, je souffrais d'indigestion. C'est depuis ce temps-là que je ne puis plus sentir la choucroute...

— Possible que nous ne fassions pas de rêves remplis de victuailles, reconnut Morane. Mais, gavés comme nous le sommes, nous allons immanquablement au-devant des cauchemars les plus perfectionnés...

Avec insouciance, Ballantine haussa les épaules.

— Bah ! fit-il, avant de nous coucher, nous avalerons un petit *night cap*... Rien de tel pour favoriser la digestion...

Il ne fallait pas attendre la nuit, ni une digestion laborieuse pour engager Bill à prendre le *night cap* dont il venait d'être fait mention, car il commençait en se levant « au cas, disait-il, où il se produirait une soudaine éclipse de soleil »... Bob faillit le faire remarquer, mais il y renonça et se contenta de frissonner, car le brouillard de mars pénétrait à travers son trench un peu trop léger pour la saison. Et puis, il y avait également en lui une certaine inquiétude. Les allusions à l'Ombre Jaune, tout à l'heure, l'avaient mis mal à l'aise. Bob savait en effet que, quand le terrible Mongol montrait le bout de l'oreille, les calamités ne tardaient guère à s'abattre.

Tout en marchant, le Français se prenait à regarder autour de soi avec appréhension. Non qu'il eût peur, car il fallait autre chose qu'une vague menace pour briser la résistance de ses nerfs d'acier, finement trempés tout au long d'une existence aventureuse. Pourtant, il se sentait pressé de se retrouver chez Bill, en sécurité. En sécurité contre qui, contre quoi ? Il n'osait répondre avec précision à cette double question qu'il se posait.

L'appartement londonien de Ballantine se trouvait installé sous les combles, au dernier étage d'une vieille maison qui en comportait quatre. Doté de tout le confort moderne, reconditionné avec un goût tout britannique pour les meubles de bois sombre et les cuirs patinés, ce logis avait tout pour plaire à Morane qui, parfois cependant, s'inquiétait de ce que son ami l'eût ainsi installé sous les combles. La réponse était invariablement la même : « C'est parce qu'il n'y a pas d'ascenseur, ce qui m'oblige à grimper quatre étages... Excellent pour la ligne... » Cette déclaration n'avait rien d'étonnant en soi, car Bill Ballantine avait une tendance marquée à l'embonpoint.

Pressant le pas – Bob pour échapper à son inquiétude, Bill pour se rapprocher du *night cap* – les deux amis atteignirent l'habitation de l'Écossais.

Ils grimpèrent les quatre étages et Bill, tirant sa clef de sa poche, ouvrit la porte de l'appartement. Aussitôt, une bouffée d'air frais les frappa au visage, au lieu de la tiédeur à laquelle ils s'attendaient.

— Tiens, fit Ballantine, le chauffage se serait-il éteint ?

— On dirait plutôt que tu as laissé une fenêtre ouverte, dit Morane. Je sens comme un courant d'air...

— Si j'avais ouvert une fenêtre, commandant, je m'en souviendrais... Vous savez que je suis plutôt frileux...

En parlant, Bill cherchait l'interrupteur placé près de la porte. Il cliqueta, mais aucune lumière ne jaillit.

— Tiens ? fit l'Écossais. Est-ce que les plombs auraient sauté en plus ?

Ces deux faits, minimes en soi, mais insolites, ravivèrent soudain les craintes de Morane. Fouillant la poche de son trench, il en tira la torche électrique miniature qui ne le quittait jamais, et il en poussa le bouton de contact. Presque en même temps qu'elle s'allumait, Bob entendit le battement de la porte que Ballantine refermait derrière lui... Au même moment, le géant lançait un avertissement.

— Commandant !... Attention !...

À travers le corridor d'entrée, deux silhouettes avaient bondi, celles d'hommes vêtus de noir et brandissant de longs coutelas.

Morane eut juste le temps de faire un saut de côté pour éviter une des lames pointées vers sa gorge et qui alla s'enfoncer dans le chambranle de la porte. S'appuyant à la muraille, Bob lança un *kagato-até* à la poitrine de son agresseur. Celui-ci, quand le talon du Français l'atteignit au plexus solaire, poussa un cri de douleur. Bob avait lâché sa lampe qui, tombée sur le tapis, éclairait le corridor de sa lumière indirecte. Il vit un visage grimaçant, livide, de Chinois. Un visage d'homme et qui, pourtant, semblait n'avoir rien d'humain.

Le *kagato-até* avait été efficace. L'agresseur sembla se recroqueviller sur lui-même, à la façon d'un pneu qui se dégonfle. Il lâcha son arme et roula sur le plancher, où il demeura étendu, en haletant.

De son côté, l'autre assaillant s'était précipité, l'arme haute, sur Bill. Mais le colosse, pas plus que son ami, n'était homme à se laisser intimider. D'un revers de l'avant-bras, il bloqua l'attaque de l'adversaire, auquel de sa poigne de fer il enserra aussitôt le poignet. Pendant quelques instants, les deux hommes luttèrent silencieusement, puis il y eut le claquement sec d'un bras qui se brisait et le coutelas chut sur le sol. De la

pointe du pied, Ballantine repoussa l'arme au loin pour, presque en même temps, frapper de son énorme poing son adversaire au menton. Un instant soulevé de terre, l'homme s'affaissa d'un coup, comme un vieil épouvantail.

Morane avait eu tort de suivre les gestes de Ballantine et de croire son propre adversaire hors de combat, car il s'était relevé soudain, non pour attaquer à nouveau, mais pour fuir à travers l'appartement. Cela fut si brusque qu'il avait déjà quitté le corridor quand Bob se lança à ses trousses. Il l'entendit se cogner aux meubles devant lui et se diriger vers la cuisine. Quand, tâtonnant dans l'obscurité, Morane y pénétra à son tour, ce fut pour se rendre compte que la fenêtre en était grande ouverte, ce qui expliquait le courant d'air froid perçu tout à l'heure.

Aussitôt, Bob gagna la croisée, qui s'ouvrait sur les toits et une étroite ruelle où un lampadaire électrique mettait toute sa puissance à percer le brouillard sans parvenir à créer autre chose que de vagues opalescences.

Presque immédiatement, Morane aperçut le fuyard, qui s'avancait sur la corniche d'un toit prenant appui sur la muraille, à peu de distance de la fenêtre. Le brouillard poissait tout et les tuiles devaient être glissantes comme des morceaux de glace. Quant à la corniche qui datait de pas mal d'années, elle pouvait à tout moment s'effondrer sous le poids d'un corps humain. Ce fut pour ces deux raisons que Bob s'abstint de se lancer à la poursuite de son agresseur, se contentant de lui crier un avertissement.

— Vous allez vous casser les reins... Revenez...

En entendant ces mots, qu'il parut ne pas comprendre, le fuyard se mit à courir sur la corniche. Soudain, celle-ci céda sous lui et, sans un cri, il tomba dans la ruelle où son corps s'écrasa, douze mètres plus bas, avec un bruit sourd d'os rompus.

2

— Si vous n'aviez pas eu l'heureuse inspiration d'allumer votre lampe, commandant, nous aurions eu la gorge tranchée sans même nous rendre compte de ce qui nous arrivait...

— En effet, reconnut Morane sans vaine modestie. Dans le noir, nous n'aurions eu aucune chance... C'est pour cela que nos assaillants avaient coupé le courant...

Les plombs avaient été réparés et l'homme que Bill avait mis hors de combat, soigneusement entravé. Il était peu probable d'ailleurs qu'avec son bras brisé il pût aller bien loin. On l'avait assis dans un fauteuil et il restait là, à regarder droit devant lui, en dodelinant doucement de la tête. Il portait un complet noir de mauvaise qualité et une chemise de toile grise, sans cravate. Physiquement, il paraissait avoir quarante ou cinquante ans, mais il pouvait être également beaucoup plus vieux. À le considérer attentivement, on avait l'impression que des siècles pesaient sur ses épaules.

Morane s'était penché vers le prisonnier.

— Qui a donné l'ordre, à ton compagnon et à toi, de nous attaquer ? interrogea-t-il en *pidgin*.

Tout ce qu'il obtint comme réponse fut un mouvement de tête lent, quasi automatique.

— C'est Monsieur Ming, hein, qui t'a donné cet ordre ? insista le Français.

À ce nom de Monsieur Ming, une lueur brilla dans les regards atones du Chinois, mais ce ne fut qu'un éclair. Comme on ne pouvait prendre cela pour une réponse Bob insista à nouveau :

— C'est Monsieur Ming, n'est-ce pas ?

Cette fois, l'homme se contenta de continuer à dodeliner de la tête.

— Ce type-là m'a l'air complètement idiot, constata Ballantine.

— À moins qu'il ne soit muet... De toute façon, même sans parler, il pourra peut-être nous fournir les renseignements dont nous avons besoin...

S'avançant vers le captif jusqu'à le toucher, Bob lui ouvrit le col de sa chemise de toile, pour découvrir, à la base du cou, une cicatrice encore toute fraîche.

— Regarde, Bill, triompha Morane. Cet homme a, lui aussi, subi récemment une opération chirurgicale... Peut-être une tumeur à la gorge... Voyons la suite...

D'une saccade, il échancra davantage la chemise. La poitrine apparut et les deux amis sursautèrent. Sur la peau blafarde, une marque, faite assurément à l'aide d'un fer rouge, se détachait en rouge brunâtre, dessinant le masque stylisé d'un démon cornu.

— Le signe de l'Ombre Jaune s'exclama Ballantine.

— Aucun doute là-dessus, reconnut Bob. Voilà les ennuis qui recommencent...

— Comme chaque fois qu'il entreprend une nouvelle offensive, dit encore Bill, l'Ombre Jaune tente de nous éliminer, comme il vient de le faire.

— Tout devient de plus en plus clair... Ces hommes sont bien des tueurs de Ming... Mais qui sont-ils ? De toute apparence, ils sont faits de chair. Il ne peut donc s'agir de ces robots perfectionnés que Ming a déjà lancés après nous¹.

— Si ce sont des hommes, ils paraissent complètement idiots. On dirait des somnambules... ou des zombis...

Rapidement, l'Écossais toucha la main de leur captif.

— Elle est tiède, constata-t-il. S'il s'agissait d'un zombi, d'un mort tiré de sa tombe, elle serait glacée...

Ballantine avait lancé cela un peu comme une boutade. Pourtant, en considérant le visage du prisonnier, Morane ne put s'empêcher de penser : « Un mort tiré de sa tombe, c'est bien à cela que cet homme me fait songer... »

Mais Ballantine continuait :

— Quoi qu'il en soit, robot ou zombi, ce type-là me paraît avoir tout juste le niveau mental d'un madrépore... Je me demande comment il aurait pu couper le courant électrique...

¹ Voir : Les sosies de l'Ombre Jaune.

— Son compagnon était peut-être plus doué, supposa Bob.
Le géant hocha la tête en signe de doute.

— C'est possible, mais je n'en suis pas bien sûr... Et ce compagnon, croyez-vous qu'il soit mort ?

— Je le crois, Bill... À la façon dont il est tombé, il s'est sûrement brisé la nuque ou les reins. Douze mètres, c'est déjà une belle hauteur...

— Et si on allait le récupérer, pour voir s'il porte les mêmes marques ?...

Morane hésita un instant. Bien sûr, il était curieux d'inspecter le corps du fuyard, afin de voir s'il portait lui aussi une cicatrice et la même marque au fer rouge sur la poitrine. Pourtant, quitter l'appartement pouvait se révéler dangereux pour le moment. Bob préféra donc tempérer la curiosité de son ami, qui n'avait, d'ailleurs d'égale que la sienne propre.

— D'autres créatures de Ming peuvent nous attendre au-dehors, dit-il, et cette fois nous n'aurions peut-être pas la chance de leur échapper. Nous avons à présent la certitude que le Shin Than et son redoutable maître refont parler d'eux... Le mieux que nous ayons à faire, c'est avertir Sir Archibald...

Sir Archibald Baywatter était le *commissioner* de Scotland Yard. En compagnie de Bob Morane et de Bill Ballantine, il avait été amené à de nombreuses reprises à combattre l'Ombre Jaune, et une solide amitié, née à travers les dangers, unissait les trois hommes. En outre, Sir Archibald commandait un des corps de police les mieux organisés du monde, et il était normal que Bob et son compagnon le tiennent au courant des événements.

Morane alla au téléphone, décrocha et forma le numéro de Sir Archibald sur le cadran. Le timbre vibra cinq ou six fois, puis quelqu'un décrocha et une voix ouatée par le sommeil demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?...

— Sir Archibald ? interrogea Morane. Et, aussitôt, il enchaîna :

— C'est Bob...

— Bob ?... Que se passe-t-il ?... Qu'est-ce qui vous prend de me réveiller ainsi au milieu de la nuit ?

— De mauvaises nouvelles, dit Morane. Le Shin Than se manifeste à nouveau...

Cette fois, le chef du Yard parut tout à fait réveillé, car ce fut d'une voix claire, que l'émotion aiguësait, qu'il interrogea :

— Le Shin Than ?... Ming ?

— Tout juste, fit Bob.

Il mit Sir Archibald au fait des événements de la soirée. Quand il eut terminé, le policier demeura silencieux un long moment, puis il dit d'une voix grave :

— Il fallait s'y attendre... *Il* reparait toujours au moment où l'on s'y attend le moins...

— Que pouvons-nous faire ? interrogea Morane. À mon avis, il faudrait frapper dur et fort, sans laisser le temps à Ming d'agir encore...

— Nous allons immédiatement prendre des mesures... Je ne sais pas encore lesquelles, mais nous aviserons... Pour l'instant, je vais envoyer une équipe de détectives chez Bill, pour qu'ils récupèrent vos deux agresseurs et surveillent les lieux... Dès qu'ils seront sur place, sautez en voiture et venez me rejoindre chez moi. Nous allons tenir un petit conseil de guerre... Surtout, soyez armés...

Sir Archibald Baywatter habitait, dans la banlieue Sud de Londres, une grande maison entourée d'un parc. Comme il faisait nuit et que la circulation était peu dense, il fallut une heure à peine à la Daimler de Bill Ballantine pour couvrir la distance qui séparait la maison du policier de Soho.

Le *commissioner* vint lui-même ouvrir la porte aux deux amis, s'excusant du fait que ses domestiques – un ménage de vieux serviteurs – eussent été appelés loin de Londres par la mort d'un de leurs parents. La première question qu'il posa à ses deux visiteurs fut pour savoir si les détectives s'étaient bien rendus sur les lieux.

— Ils ont fait diligence, soyez-en assuré, dit Bob. Ils ont commencé aussitôt à tout passer au peigne fin...

— Je me demande même comment je vais retrouver mon appartement, fit Ballantine. De vraies termites vos flics, commissaire...

— Et votre second agresseur, s'enquit Sir Archibald sans paraître se soucier de la remarque de Bill, l'a-t-on retrouvé ?

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Il gisait dans la ruelle, mort, la nuque brisée. Il portait lui aussi les traces d'une récente intervention chirurgicale, mais au ventre, et sa poitrine portait une marque au fer rouge en forme de masque cornu...

— L'emblème du Shin Than, dit Baywatter.

Son visage racé, couronné de cheveux grisonnants, était empreint d'une gravité presque douloureuse.

— Vous ne savez pas tout, intervint Ballantine. Au téléphone, le commandant ne vous a révélé qu'une partie de l'affaire. Des faits semblables se sont passés à San Francisco et en Alaska...

L'Écossais tira de sa poche les deux coupures de presse et les tendit à Sir Archibald. Celui-ci les parcourut rapidement. Quand il eut terminé, il fit la grimace.

— Manifestement, dit-il, il s'agit là d'une opération d'assez grande envergure, menée probablement dans un but terroriste, comme toutes celles lancées par l'Ombre Jaune... Je n'ai pas toujours le loisir de parcourir les journaux, et je dois me contenter souvent des informations qui me sont transmises par mon service de presse... Si ces deux articles m'étaient tombés sous les yeux, il est certain que j'aurais reconnu aussitôt la griffe de Monsieur Ming... Le premier de ces articles n'était, en apparence du moins, qu'un simple fait divers, et comme cela se passait aux États-Unis, il est normal que mes services n'y aient pas prêté grande attention. Quant à celui concernant les événements d'Alaska, il est de ce jour même...

À ce moment précis, le téléphone sonna. Sir Archibald décrocha, porta le combiné à hauteur de son visage et demanda :

— Qui est à l'appareil ?

Baywatter masqua le micro de la main et, tournant légèrement la tête vers ses hôtes, les renseigna à mi-voix :

— C'est le Yard...

Ensuite, il reprit la conversation avec son invisible interlocuteur.

— Avez-vous des nouvelles, inspecteur Mayland ? À l'autre bout du fil, le correspondant parla longuement, sans que Sir Archibald l'interrompit une seule fois. Finalement, il dit :

— C'est parfait, Mayland... Vous... Baywatter s'interrompit soudain.

— Vous écoutez, Mayland ? demanda-t-il.

Mais il ne dut pas obtenir de réponse, car il insista :

— Vous m'entendez, Mayland ?

Il demeura quelques instants silencieux, prêtant l'oreille. Finalement, il se tourna vers Bob et Bill, pour dire :

— On a coupé...

Il actionna le contact de l'appareil, mais en vain. Aucune tonalité ne lui parvenait plus.

— Sans doute votre poste est-il en dérangement, supposa Ballantine.

Sir Archibald fit la moue et hocha la tête.

— Cela m'étonnerait... J'ai une ligne privée avec le Yard, et la compagnie des téléphones a mission de la surveiller régulièrement justement pour qu'elle ne tombe pas en panne... En fait, cela n'est jamais arrivé jusqu'à présent...

Le policier paraissait de plus en plus soucieux.

— De toute façon, reprit-il, les nouvelles que vient de me transmettre l'inspecteur Mayland ne sont guère bonnes, car elles nous donnent une preuve supplémentaire, si nous en avons besoin, que nous avons bien affaire à l'Ombre Jaune. Le corps de votre agresseur, trouvé dans la ruelle, a été examiné. Non seulement il portait, marqué au feu sur la poitrine, l'emblème du Shin Than, mais en outre il a subi récemment une opération au ventre. L'autopsie a révélé qu'il s'agissait de l'ablation d'une partie de l'intestin grêle. En plus, la radiographie a montré qu'un petit corps étranger était incrusté dans une vertèbre. On l'a extrait et l'on s'est rendu compte qu'il s'agissait d'un petit appareil, gros comme une olive et d'où partaient de minuscules fils de platine reliés à certains nerfs...

— Sans doute un poste émetteur-récepteur, fit Morane. Souvent, les créatures de Ming portent de petits appareils de ce

genre qui, parfois même, permettent à notre ennemi de tuer ses complices à distance².

— Nos agresseurs auraient été téléguidés en quelque sorte, fit Bill.

— C'est probable... Tu auras sans doute remarqué, Bill, qu'ils ne paraissaient pas dotés de volonté propre...

— Ils semblaient même plutôt idiots, glissa l'Écossais.

Mais Bob continuait :

— Il est probable que l'Ombre Jaune les commandait à distance. L'Ombre Jaune ou une de ses âmes damnées...

— De toute façon, dit à son tour Sir Archibald, il semble que le Shin Than ait déclenché là une opération de grande envergure, puisqu'il se manifeste en même temps à San Francisco, en Alaska et ici, à Londres. Peut-être aussi en d'autres endroits que nous ignorons. Une opération qui ira sans doute en s'étendant sans cesse. Il nous faudra prendre des mesures immédiates, alerter les Services secrets du monde entier et...

Baywatter n'acheva pas. Au-dehors, un cri strident noyé bientôt dans un râle, venait de déchirer le silence de la nuit...

² Voir : Le châtiment de l'Ombre Jaune.

3

Le silence nocturne s'était reformé.

— Qui a crié ? interrogea Ballantine.

— Je ne sais, fit Sir Archibald. On aurait dit le cri d'agonie d'un homme qu'on égorge...

— Je n'aime pas ça du tout, dit Morane, dont le visage s'était soudain figé. Dans les circonstances présentes...

D'un geste de la main, Baywatter, qui prêtait l'oreille, fit signe au Français de se taire.

— Écoutez...

Morane et Bill prêtèrent l'oreille à leur tour. Des bruits de pas retentissaient maintenant au-delà des fenêtres.

— On marche dans le jardin, souffla Ballantine. Ils demeuraient tous trois les nerfs tendus, cherchant à distinguer quelque chose à travers le rideau, mais il n'y avait que le noir opaque de la nuit, l'obscurité tissée d'angoisse. Et ils demeuraient là, les nerfs tendus jusqu'à la douleur, à écouter ces bruits de pas feutrés qui se rapprochaient sans cesse. Des pas humains, certes. Mais, quand Ming menait la danse, tout cessait d'être humain, même l'homme. Et, en dépit du tragique de l'instant, Bob ne pouvait s'empêcher de songer à ce qu'avait écrit un de ses auteurs favoris, le grand écrivain fantastique Jean Ray : *Une fenêtre dans la nuit est une épouvante. J'ai connu des gens qui devinrent fous rien que d'attendre l'être de cauchemar, surgi des ténèbres, qui collerait sa face mortelle sur les carreaux.* Serrant les dents, Morane se secoua :

— Éteignons la lumière, dit-il.

— Vous avez raison, Bob, fit Sir Archibald. J'aurais dû baisser les volets, mais je suppose qu'il est trop tard à présent...

Le policier alla actionner l'interrupteur qui permettait d'éteindre et d'allumer en même temps toutes les lampes du bureau, et la pièce se trouva plongée dans le noir presque total.

— Êtes-vous armés ? interrogea Baywatter.

— Nous le sommes, fit Bob.

Il tira le revolver glissé dans sa ceinture. Un colt Python à canon court, capable de tirer aussi bien des projectiles de calibre 38 spécial que des 357 magnum à grande puissance. Presque en même temps, il ouït le claquement du mécanisme d'armement du gros 45 automatique de Bill. Il sourit dans l'ombre et murmura, se forçant à plaisanter :

— Quand on s'embarque sur le même bateau, que l'Ombre Jaune, on a soin d'emporter ses biscuits...

Une série de bruits caractéristiques apprit à Morane et à Ballantine que leur hôte fouillait dans un des tiroirs de son bureau, pour s'armer à son tour.

Les trois hommes demeurèrent silencieux, l'arme au poing, à fixer les grands rectangles bleus des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Au-delà, les pas se rapprochaient lentement, et l'on pouvait à présent les distinguer avec assez de précision pour se rendre compte qu'il s'agissait de ceux d'hommes assez nombreux.

— Si seulement on pouvait espérer de l'aide, murmura Sir Archibald. Cette maison est trop isolée pour que nos appels puissent être entendus... Et ce maudit téléphone qui fait des siennes... Essayons encore...

Il marcha vers la table et, durant une dizaine de secondes, on l'entendit tripoter le poste.

— Rien à faire, finit-il par dire. Le câble a dû être tranché quelque part...

Au-dehors, les bruits de pas avaient soudain cessé de se faire entendre mais, les sens aiguisés par la présence du danger, Morane et ses compagnons avaient la sensation nette de présences hostiles derrière les croisées.

Et, soudain, l'une des portes-fenêtres éclata comme une peau de tambour. Les croisillons arrachés, les vitres brisées laissèrent béer une large ouverture dans laquelle plusieurs silhouettes humaines s'encadrèrent. On vit briller les lames de longs coutelas.

— Feu ! commanda Morane.

Ils tirèrent en même temps et deux silhouettes basculèrent, mais d'autres se dressaient derrière. La seconde porte-fenêtre

éclata à son tour et de nouvelles formes humaines apparurent, de nouvelles lames brillèrent. Morane et ses compagnons tirèrent dans cette direction mais, si leurs balles portèrent, d'autres ombres apparurent aussitôt.

À présent, les assaillants, dont on distinguait les taches blafardes des visages, s'avançaient vers la table derrière laquelle étaient retranchés les trois amis.

— Ils sont trop nombreux, dit Sir Archibald. Quittons la pièce et fermons la porte sur nous. Cette porte est solide. Elle les retiendra pendant quelques instants...

Tout en tirillant, ils reculèrent vers la porte. Quelques instants plus tard, ils l'avaient refermée derrière eux, et Sir Archibald tourna la clef dans la serrure.

— Ouf ! souffla le chef du Yard. Nous voilà tranquilles pour un moment. Nous en aurions bien abattus plusieurs, mais les autres nous auraient infailliblement égorgés.

Leur triomphe fut cependant de courte durée : des coups violents ébranlaient la porte d'entrée de la maison. Ils se trouvaient dans le vestibule, éclairé par une seule torchère d'angle, et ils voyaient les deux battants de la porte ployer sous les assauts répétés des assaillants.

— La retraite nous est coupée de ce côté, dit Morane.

Il désigna l'escalier monumental qui, à mi-hauteur du vestibule, se divisait en deux jetées grimpant vers les étages.

— Filons par-là, lança encore Bob. Pour le moment, c'est notre seule chance d'échapper...

À peine cet avis avait-il été formulé que la porte d'entrée s'abattit sous la ruée furieuse d'un groupe compact d'individus vêtus de noir et dont les visages, aux traits asiates, ne témoignaient que d'une étrange indifférence. Pourtant, tous portaient des coutelas, dont ils semblaient disposés à se servir. Sans hâte, d'un pas un peu automatique et chancelant, ils s'avancèrent à travers le hall.

— À l'escalier, vite ! hurla Morane.

Ils l'atteignirent à l'instant précis où la porte du bureau s'abattait à son tour, pour livrer passage à une nouvelle meute d'assaillants. Quelques coups de feu en jetèrent plusieurs sur les

dalles. Les autres, trébuchant sur les corps, s'immobilisèrent un instant.

Ce répit devait permettre à Bob, à Ballantine et à Sir Archibald d'atteindre le premier palier. Mais, quand ils y prirent pied, leurs ennemis avaient gagné les premières marches. Combien étaient-ils ?... Trente ?... Quarante ?... Ou davantage ?... Il eût été difficile de le dire. Plusieurs balles bien ajustées en firent rouler deux ou trois, mais les armes étaient déchargées ; le temps d'y glisser de nouvelles cartouches, et les agresseurs auraient rejoint les trois amis.

Sir Archibald désigna un énorme coffre, de style gothique, qui occupait toute la largeur du palier.

— Faisons-le rouler sur eux... Cela les retardera...

En un clin d'œil, la force colossale de Bill aidant, le meuble fut arraché à la muraille et basculé dans l'escalier, fauchant sous son poids les attaquants, en écrasant une demi-douzaine, faisant reculer les autres.

— Profitons-en pour gagner le grenier, conseilla encore Baywatter. Nous pourrons nous y barricader... Ils gravirent quatre à quatre les deux étages qui les séparaient des combles, où ils pénétrèrent, pour en bloquer la porte avec tout ce qu'ils purent trouver : vieilles malles, poêle de fonte démodé, machine à coudre vétuste, sommiers déglingués...

Pourtant, cette fragile barrière, ne devait pas résister bien longtemps à la poussée aveugle des assaillants. Au bout de quelques minutes, elle fut balayée, et Bob et ses compagnons, qui avaient profité du répit pour recharger leurs armes, durent reculer en tirillant, jusqu'à ce que leurs munitions fussent une fois de plus épuisées. Mais, à présent ils ne pouvaient plus recharger, car les réserves leur manquaient.

Les dernières salves avaient arrêté pendant quelques instants l'avance des agresseurs.

— Il existe un petit cagibi au fond du grenier, dit Sir Archibald. Nous pourrons en bloquer la porte avec des madriers qui traînent par-là. Tout ce que nous pourrons faire ensuite, c'est espérer que les coups de feu auront attiré du monde... Si personne ne les a entendus, nous serons pris au piège...

Le cagibi dont avait parlé Sir Archibald était une petite pièce de deux mètres sur deux à peine, fermée par une porte basse et étroite, qu'il avait été aisé de bloquer à l'aide de deux madriers appuyés au mur d'en face. Rapidement, à l'aide de sa lampe de poche, Morane inspecta les murailles nues, dont le plâtre s'écaillait par endroits.

— Pas folichon comme retraite, dit-il. Avant longtemps, on va s'y trouver un peu à l'étroit... Et pas moyen de filer... Bref, on se trouve comme qui dirait au bout du rouleau...

Sir Archibald montra une tabatière, au-dessus d'eux.

— À la toute dernière extrémité, on pourrait fuir par là...

— Et après ? dit Bob. On déboucherait sur les toits et, comme cette maison est isolée, on ne serait pas plus avancés... Bien entendu, on pourrait descendre dans le jardin par une conduite d'eau ou de paratonnerre, mais nous serions assurément attendus en bas et, désarmés comme nous le sommes à présent...

Bill Ballantine leva la tête vers la tabatière.

— Sans compter que, si je devais filer par-là, je devrais, avant, me passer au laminoir...

Des coups sourds, d'une extrême violence, résonnèrent contre la porte, mais celle-ci ne fut même pas ébranlée.

— Bloquée comme elle est, fit Bill, faudrait un canon pour l'enfoncer, à moins qu'on ne détruise les panneaux à la hache... Mais je n'ai vu aucun de ces instruments entre les mains de nos agresseurs et, d'ici à ce qu'ils en trouvent une, on sera venu à notre secours...

— Si l'on vient, dit Bob.

— On viendra, assura Sir Archibald, les coups de feu auront été entendus...

— N'oubliez pas, remarqua Morane, que ces coups de feu ont été tirés à l'intérieur de la maison et que, par conséquent, leurs échos ont dû considérablement être amortis... En outre, l'habitation la plus proche se trouve à plusieurs centaines de mètres.

— De toute façon, insista le chef du Yard, quand la communication téléphonique a été coupée, l'inspecteur Mayland a dû trouver cela suspect. Il m'aura rappelé et,

n'obtenant pas de réponse, il se sera inquiété et aura consulté la compagnie des téléphones. Il aura alors appris que la ligne avait été mise intentionnellement hors d'usage, et il aura alerté les voitures de patrouille. À mon avis, nous ne tarderons plus à entendre les sirènes...

« Voilà bien des probabilités », pensa Morane. Mais il ne voulut pas, par des paroles pessimistes, entamer les espoirs de Sir Archibald. D'autre part cependant, une crainte lui était venue. Si quelqu'un ouvrait le feu à travers la porte, avec une arme automatique par exemple, ses amis et lui seraient immanquablement tués car, dans le petit espace dont ils disposaient, il leur serait impossible de se mettre à l'abri. Il crut bon de faire part de ses craintes à Sir Archibald et à Bill.

— Il est à remarquer, dit ce dernier, que nos ennemis n'ont, en aucun moment, fait mine de se servir d'une arme à feu. Il semble donc qu'ils n'en possèdent pas...

— Souvenez-vous que, par le passé, les complices de Monsieur Ming ont rarement, voir jamais, fait usage d'armes à feu, remarqua à son tour Baywatter. Peut-être parce que l'Ombre Jaune éprouve une instinctive répulsion pour ces engins qu'il considère issus de cette civilisation occidentale qu'il exècre tant...

— Ce que vous supposez là est peut-être vrai, commissaire, fit Morane. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que Ming n'est pas homme à faire de la sentimentalité sur le choix des moyens. Et puis, n'oubliez pas que, après tout, la poudre est une invention chinoise... Peut-être faudrait-il trouver une autre raison au fait que nos agresseurs soient armés seulement de coutelas... S'ils avaient eu des revolvers, il y a belle lurette que nous serions tous trois passés de vie à trépas...

Mais il était inutile de chercher des raisons au comportement des assaillants. Ils étaient assez énigmatiques pour ne pas leur ajouter un nouveau mystère.

Les secondes, les minutes s'écoulèrent. De temps à autre, une violente poussée, de l'autre côté de la porte, faisait vibrer le battant et les madriers qui le maintenaient, mais sans vraiment les ébranler. Sans cesse, l'oreille aux aguets, les trois assiégés guettaient le hululement des sirènes de police. Pourtant, rien ne

venait et Bob Morane, qui préférait l'action, même dangereuse, à cette attente, décida :

— Je vais tenter une sortie par les toits. Je trouverai bien un moyen de descendre et de me faufiler à travers le parc pour chercher du secours.

— Ce serait de la folie, dit Sir Archibald. En admettant même que vous réussissiez à atteindre le parc, vous n'en sortiriez pas vivant...

Bill Ballantine, lui, ne dit rien. Il savait que, quand son ami avait pris une décision, il était difficile de l'en faire démordre. Déjà, Bob avait d'ailleurs insisté, d'une voix têtue :

— J'y vais... Dites-moi d'où je pourrai téléphoner, commissaire...

Sir Archibald comprit qu'il serait inutile d'insister.

— Vous trouverez une cabine de l'autre côté de l'avenue, face au parc, expliqua-t-il. Elle est cachée par des arbres...

Morane se dressa et ouvrit la tabatière, il passa la tête au-dehors, mais ne distingua rien d'autre que la nuit et la pente du toit dont les tuiles mouillées par le brouillard brillaient comme les écailles humides d'un saurien. Un saut léger, un rétablissement, et il se retrouva couché à plat ventre dans le chéneau. Il savait qu'il trouverait une conduite de descente d'eau à l'angle du bâtiment et que cela lui permettrait de gagner le parc.

Lentement, silencieusement, il se mit à ramper le long du chéneau, vers le coin du toit. Il l'atteignit sans encombre et, déjà, de la main, il caressait le bord circulaire du trou d'écoulement des eaux, quand un bruit léger, au-dessus de sa tête, attira son attention. Il vit l'homme vêtu de noir, débusqué brusquement de derrière le bloc de maçonnerie d'une cheminée. Il vit le visage blafard et figé, l'éclair de la lame brandie.

Glissant le long du toit, l'assaillant venait vers lui. Morane savait que, d'un seul mouvement du corps, il pourrait éviter l'attaque et, en même temps, précipiter son agresseur dans le vide. Mais la chute pourrait ne pas passer inaperçue à d'éventuels ennemis postés dans le parc, et il serait découvert. Ce qu'il fallait, c'était mettre son antagoniste hors de combat sur le toit même, sans lui laisser le loisir de donner l'alarme.

Déjà l'homme était sur lui, le coutelas levé. De l'avant-bras gauche, en un coup d'arrêt classique de jiu-jitsu, Morane bloqua l'attaque. Presque en même temps, enroulant son propre bras par-dessus celui de l'adversaire, il lui bloquait le poignet sous son aisselle, l'empêchant ainsi de faire usage de son arme. Du tranchant de la main droite, il frappa alors l'homme à la gorge pour, quand il eut perdu connaissance, le laisser glisser dans le chêneau.

— À présent, murmura-t-il, gagnons le parc sans plus attendre...

Se penchant par-dessus le rebord du toit, il empoigna le tuyau d'écoulement et, prenant appui sur les pieds, il se mit à descendre rapidement en direction du sol. Quand il l'eut atteint, il demeura quelques secondes accroupi au pied de la muraille, à tenter de creuser les ténèbres devant lui. Mais le parc semblait désert. Alors, il se décida et se mit à courir sur la pointe des pieds, à demi courbé, en direction de la grille, évitant avec soin de suivre les allées pour se couler dans l'ombre des massifs.

Ce fut sans avoir fait de nouvelles mauvaises rencontres qu'il atteignit la grille et se glissa hors de la propriété. Là, il trébucha sur un corps étendu. C'était celui d'un constable. Le malheureux avait eu la gorge tranchée. Sans doute avait-il surpris les assaillants au moment où ils pénétraient dans le parc, et il était tombé sous leurs coups. C'était sa plainte d'agonie que Morane et ses compagnons avaient entendue.

Rapidement, Bob inspecta l'avenue, totalement déserte à cette heure. De l'autre côté, une rangée d'arbres étaient plantés. « C'est là que doit se trouver la cabine dont m'a parlé Sir Archibald », songea-t-il. En quelques enjambées, il traversa la chaussée et s'engagea entre les arbres. La cabine téléphonique était là. Il y pénétra, tira une pièce de monnaie de sa poche et, rapidement, à la lueur de sa torche électrique, il l'introduisit dans la fente. Alors, il forma sur le cadran le numéro 999.

À l'autre bout du fil, le timbre résonna quatre fois, puis quelqu'un décrocha et une voix déchira, d'un ton neutre :

— Scotland Yard écoute...

— Ici c'est le commandant Morane, dit Bob. Sir Archibald Baywatter est en danger, chez lui... Envoyez aussitôt toutes les

voitures disponibles... Oui, chez Sir Archibald... C'est une question de vie ou de mort... Vous m'entendez ?... De vie ou de mort...

Au ton de son correspondant, le standardiste du Yard dut comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

— Compris, sir, fit-il. Je lance immédiatement un appel général...

Bob raccrocha et sourit. « Voilà qui est réglé, songea-t-il. Avant cinq minutes, le coin grouillera de policiers à ne savoir qu'en faire... »

Il attendit jusqu'à ce qu'au loin une sirène retentit, se rapprochant rapidement. « Allons, songea-t-il encore, il ne me reste plus à présent qu'à m'apprêter à souhaiter la bienvenue à ces dignes représentants de la loi. Il quitta la cabine et s'avança entre les arbres, vers la chaussée. C'est alors que, derrière lui, une voix douce comme le ronronnement d'un tigre murmura :

— Ravi de vous revoir, commandant Morane.

Bob voulut se retourner. Il eut tout juste le temps d'apercevoir une large face olivâtre, la double luciole de deux terribles yeux couleur d'ambre, fixes et lumineux comme ceux des grands fauves. « Monsieur Ming ! » songea-t-il. Le tranchant d'une énorme main, pareille à un couperet, le frappa à la nuque, et il plongea dans les ténèbres.

4

Toujours enfermés dans l'étroit cagibi, Bill Ballantine et Sir Archibald Baywatter avaient attendu dans l'anxiété, se demandant si Morane allait parvenir à mener à bien la dangereuse mission qu'il s'était lui-même assignée. Au bout d'un temps plus ou moins long, ils avaient entendu eux aussi le mugissement d'une sirène de police, qui se rapprochait rapidement.

— Le commandant a réussi ! s'était exclamé Bill. Dans le noir, le chef du Yard sourit.

— Il réussit toujours, avait-il murmuré.

De partout à présent montaient des bruits de sirènes qui, toutes, convergeaient vers l'habitation de Sir Archibald. En même temps, de longs piétinements se faisaient entendre de l'autre côté de la porte.

— On dirait que l'ennemi quitte les lieux, remarqua Ballantine.

En effet, le piétinement reflua à travers les combles, pour décroître, s'éloigner dans les escaliers, se perdre dans les profondeurs de la maison et, enfin, cesser complètement.

— Ils semblent avoir obéi à un ordre, constata à son tour Sir Archibald.

Le bruit des sirènes montait, de plus en plus strident. Elles entourèrent bientôt la maison, puis elles se turent. Un énorme silence succéda. Bill fit mine de déplacer les madriers bloquant la porte.

— Je crois que nous pouvons y aller à présent, dit-il. Mais Sir Archibald l'empêcha d'achever son geste.

— Attendons encore un peu... Mieux vaut être sûrs... Déjà, des bruits de course emplissaient la bâtisse, des appels montaient.

— Commissaire !... Commissaire !...

Bientôt, ils retentirent dans le grenier et, sans plus attendre cette fois, Bill déplaça les deux madriers. On avait fait de la lumière dans les combles, que des policiers en uniforme et en civil emplissaient maintenant. L'un d'eux s'avança vers Baywatter et interrogea :

— Pas de mal, sir ?

L'interpellé secoua la tête.

— Pas de mal, Maynard... Et, aussitôt, il enchaîna :

— J'étais sûr que vous viendriez... Cette communication brusquement coupée vous aura paru louche, n'est-ce pas ?

L'inspecteur Maynard secoua la tête.

— J'ai cru à un mauvais contact au standard et, comme je vous avais dit tout ce que j'avais à vous apprendre, je n'ai pas cru bon de vous ressonner... Surtout qu'on m'appelait au même moment sur une autre ligne... Non, c'est le commandant Morane qui a averti la centrale... Toutes les voitures de patrouille ont aussitôt été alertées...

— Le commandant Morane ? fit Ballantine. Je ne le vois nulle part... Pourquoi n'est-il pas avec vous, inspecteur ?

— Quand nous sommes arrivés sur les lieux, nous ne l'avons pas aperçu... Nous avons cru qu'après le départ de vos adversaires, il était venu vous rejoindre...

— Nous ne l'avons pas aperçu davantage, dit Sir Archibald. Faites-le chercher dans les parages...

L'inspecteur Maynard lança des ordres aux constables qui les entouraient, puis les trois hommes quittèrent les greniers. Ça et là, dans les escaliers, des corps d'Asiatiques gisaient.

— Vous avez fait un beau carnage, commissaire, dit Maynard.

Baywatter eut une grimace.

— Nous avons été obligés de nous défendre jusqu'à nos dernières cartouches... Si nous ne l'avions pas fait, nous aurions été massacrés... Nous n'avions guère le choix...

Des constables inspectaient les corps. L'un d'eux déclara :

— Ils ont tous une marque au fer rouge sur la poitrine...

— ... Et sans doute leur trouverez-vous aussi des traces d'opérations récentes, compléta Sir Archibald.

Il se tourna vers Maynard, pour continuer :

— Il faut que les restes de ces malheureux nous apprennent ce qu'ils peuvent éventuellement nous apprendre. Bien sûr, ils n'ont pas de papiers, mais il y a les autopsies, les analyses... Que rien ne soit négligé...

Les deux policiers et Bill Ballantine avaient atteint le vestibule d'entrée où, comme partout ailleurs dans la maison, les enquêteurs s'affairaient.

— Je ne pense pas, commissaire, dit pensivement Maynard, que ces morts nous apprendront quelque chose. Si, comme les deux hommes qui, cette nuit, ont attaqué le commandant Morane et Mr. Ballantine dans Soho, ceux-ci portent des traces d'interventions chirurgicales récentes, cela ne nous dira pas le pourquoi de ces opérations...

— Tout ce dont nous pouvons être certains, fit Sir Archibald, c'est qu'il s'agit là de quelque nouvelle diablerie de Ming...

À ce moment, plusieurs constables firent irruption dans le vestibule. Ils se dirigèrent aussitôt vers Baywatter et l'un d'eux déclara :

— Les recherches continuent mais, jusqu'à présent, le commandant Morane n'a pas encore été retrouvé... Tout ce que nous avons découvert, c'est ceci...

Au creux de sa main, l'agent montrait une petite torche électrique, que Bill Ballantine reconnut aussitôt.

— C'est la lampe du commandant !... Où l'avez-vous trouvée ?

— À terre, de l'autre côté de l'avenue, expliqua le policier. À proximité d'une cabine téléphonique.

— C'est de cette cabine que, suivant mes renseignements, Bob devait appeler le Yard, dit Sir Archibald. C'est donc sans doute après avoir téléphoné qu'il a perdu cette lampe, donc en sortant de la cabine...

Une inquiétude de plus en plus grande se lisait sur le large visage de Bill Ballantine.

— Et vous n'avez pas trouvé traces du commandant Morane lui-même ? interrogea-t-il à l'adresse de l'agent.

— Pas la moindre trace, fut la réponse.

— Pas traces de lutte, non plus ? demanda à son tour Baywatter.

— Rien, sir...

Le *commissioner* et Bill échangèrent un long regard, chargé d'anxiété.

— Le commandant n'est quand même pas homme à se laisser emporter par un courant d'air ! finit par exploser Ballantine.

— Toujours est-il qu'il a disparu, trancha Sir Archibald.

S'adressant aux policiers qui l'entouraient, il ordonna aussitôt :

— Continuez les recherches dans les parages... Puis, se tournant plus directement vers Maynard :

— Faites diffuser le signalement du commandant Morane à toutes les patrouilles, avec ordre de communiquer tout fait suspect pouvant le concerner... Il faut à tout prix qu'on le retrouve...

« Le retrouver ? pensa Bill, qui connaissait bien son ami. Comme s'il n'était pas assez grand pour se retrouver tout seul... s'il est encore en vie... »

Quand Bob Morane reprit ses sens, il eut l'impression d'avoir dormi cent ans. Il était à ce point courbatu qu'il n'eût pas été étonné si on lui avait appris qu'il venait d'être enfermé dans une batteuse à blé. Sa nuque surtout lui faisait mal, et il se souvint tout à coup d'avoir été frappé.

« Décidément, songea-t-il, l'Ombre Jaune possède la science des atémis comme personne... et s'il m'a frappé avec sa main d'acier ! »

Il jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre-bracelet, et il se rendit compte que deux heures environ s'étaient écoulées depuis qu'il avait été assommé.

« Diable, pensa-t-il encore, Monsieur Ming a bien fait les choses... »

Lentement, ses yeux s'habituèrent à la demi-obscurité régnant autour de lui. Il se trouvait étendu sur le plancher, dans une vaste salle nue, aux murs de briques crues. La seule lumière qui y parvenait provenait d'une porte dépourvue d'huis donnant, semblait-il, sur un couloir en contrebas. Une odeur forte d'humidité, de moisissure y régnait, écœurante.

Morane ne se demanda même pas où il se trouvait, car il n'aurait pu donner de réponse à cette question. Tout ce dont il pouvait être certain, c'était de se trouver au pouvoir de l'Ombre Jaune.

Il voulut se redresser, malgré sa faiblesse, contre la muraille à laquelle sa nuque était appuyée. Une légère douleur au bras droit le fit grimacer. Une douleur suffisamment caractéristique pour lui faire comprendre qu'on lui avait fait une piqûre. Il sut alors pourquoi il était demeuré inconscient pendant deux heures. Si Monsieur Ming l'avait frappé assez fort pour lui faire perdre toute notion durant un temps aussi long, il était probable qu'il en serait mort.

Rapidement, grâce à la puissance de récupération qui, si souvent, l'avait servi, Morane recouvrait toute sa lucidité. En même temps, une nouvelle question s'imposait à son esprit : comment parvenir à fuir ? Bien sûr, il était libre de ses mouvements, mais il lui faudrait trouver le moyen de quitter les lieux, ce qui serait sans doute le plus difficile, car on n'échappe pas ainsi à l'Ombre Jaune.

De toute façon, Bob ne devait pas avoir le loisir de fignoler en esprit ce plan d'évasion car, au-delà de la porte éclairée, des pas retentirent, puis deux silhouettes humaines apparurent et pénétrèrent dans la pièce. Morane, doué de nyctalopie, y voyait assez bien dans la pénombre, et il reconnut aisément deux Asiatiques vêtus de noir, semblables à ceux auxquels il avait eu affaire déjà au cours de la nuit. Quand ils furent près de lui, il se rendit compte qu'ils tenaient de longs coutelas.

« Vont-ils me saigner tout de suite ? » se demanda-t-il.

Il n'en fut rien. Un des hommes lança, sur un ton guttural, un ordre dans une langue que Bob ne comprit pas mais qui devait être du chinois archaïque. Le ton seul le renseigna et il comprit qu'on lui ordonnait de se lever. Il avait recouvré une partie de ses forces et, s'appuyant à la muraille, il parvint à se remettre debout.

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-il plus pour dire quelque chose que dans l'attente d'une réponse.

Un des hommes le saisit par le revers de son vêtement et le décolla du mur auquel il demeurait adossé.

En même temps, on lui lançait un nouvel ordre, dans la même langue incompréhensible que précédemment. Cela devait dire quelque chose comme « Avancez ! » car, en même temps, on lui collait la pointe d'un couteau au creux des reins et on le poussait en avant.

Même dans l'état de faiblesse relative où il se trouvait, Morane aurait sans doute pu venir à bout des deux Asiatiques, mais il devinait que tout ne serait pas aussi simple. Qu'arriverait-il ensuite ?... Il préféra remettre toute action à plus tard.

On l'avait poussé vers la porte. Il dut descendre quelques marches boiteuses, longer un passage, davantage boyau que couloir, aux murs suintants et éclairé par une ampoule poussiéreuse suspendue au plafond comme une grosse araignée phosphorescente à son fil. On dut encore descendre quelques marches, pour déboucher dans une seconde salle aux murs de briques nues, assez semblable à celle que l'on venait de quitter, mais qui s'en distinguait cependant par un détail précis : au centre, une table était dressée, derrière laquelle se trouvait assis un homme éclairé par une lampe de bureau à bras articulé, d'un modèle assez ancien, et qui était la seule source de lumière éclairant la pièce, dont les murs et les recoins les plus reculés demeuraient plongés dans la pénombre. Seul, le personnage assis derrière la table était éclairé en plein. Aussitôt, Bob Morane le reconnut.

5

En dépit de sa position assise, on pouvait juger que l'homme était de très haute taille et, bien qu'il ne fût pas d'une corpulence exagérée, on devinait une force redoutable sous l'habit de clergyman au col haut boutonné qui le vêtait. Le visage était nettement de type mongol. Une face large et camuse, aux pommettes saillantes, éclairés par des yeux bridés, aux prunelles couleur d'ambre, fixes, où brillaient une intelligence et une cruauté sans borne. Le crâne chauve, ou soigneusement rasé, accentuait encore la hauteur du front.

L'homme se tenait très raide et immobile sur sa chaise et seuls les traits de son visage bougèrent quand il sourit et dit d'une voix narquoise, en un français châtié :

— Ravi de vous revoir, commandant Morane... Mais je suppose que vous n'êtes pas étonné de me retrouver ici...

— À peine, fit Morane sur un ton mi-figue, mi-raisin. En parlant, il continuait à considérer Monsieur Ming, un peu comme on aurait considéré un épouvantail qui se serait soudain mis à vivre. La main droite surtout, posée à plat sur la table, retenait son attention. Depuis toujours, cette main le fascinait, car il s'agissait d'une main postiche, en acier recouvert de matière plastique imitant la peau humaine. Commandée, comme une vraie main, par l'influx nerveux, possédant le sens du toucher, elle pouvait accomplir les travaux les plus précis, les plus délicats, et aussi détruire, avec une force redoutable, quand Ming le voulait.

— Décidément, commandant Morane, avait repris l'Ombre Jaune, vous êtes un adversaire coriace. Cette nuit encore, vous avez échappé par deux fois aux attaques de mes guerriers, et il a fallu que j'intervienne moi-même pour vous réduire à l'impuissance. Je regrette d'avoir dû, personnellement, faire preuve de brutalité. Je déteste cela, vous le savez...

La voix était douce, pareille au ronronnement d'un chat – ou d'un fauve.

— Vos guerriers ? fit Bob. Je n'espère pas que vous me renseigniez, mais j'aimerais savoir qui ils sont et pourquoi ils portent ces traces d'opérations récentes ?

La bouche de l'Ombre Jaune continuait à sourire, mais les terribles yeux d'ambre demeuraient fixes.

— Vous posez en effet trop de questions, commandant Morane. Sachez qu'ils ne connaissent pas la peur...

— Ce sont des hommes pourtant...

— Des hommes, si vous voulez... De toute façon, j'en possède des réserves quasi-inépuisables, de véritables *mines* de guerriers qu'il me suffira d'animer et de lancer sur le monde au moment où je le désirerai.

— Comme vous les avez lancés voilà quelques jours sur le petit village de Kunizak, en Alaska, et cette nuit sur la maison de Sir Archibald Baywatter...

— Je voulais vous détruire tous trois, Baywatter, votre ami Bill Ballantine et vous, mais vous avez réussi à tenir mes guerriers en échec...

Morane ne put s'empêcher de sourire narquoisement.

— Si vos... guerriers, dit-il, avaient été armés de revolvers au lieu de vulgaires coupe-choux, il est probable que je ne serais pas ici en train de vous parler en ce moment...

— Si mes guerriers ne portent pas d'armes à feu, commandant Morane, fut la réponse du Mongol, c'est que j'ai de bonnes raisons pour cela... Un jour cependant, ils seront dotés d'armes bien plus redoutables que de vulgaires revolvers et fusils, et alors votre maudite civilisation occidentale tremblera sur ses bases...

Pendant que cette conversation se déroulait, les deux « guerriers » – puisque Ming leur donnait ce nom – qui avaient conduit Morane dans la salle s'étaient silencieusement éclipsés, et le Français demeurait seul face à face avec le maître du Shin Than. Bob se demandait ce que cela voulait dire. Était-ce un piège, ou bien ?...

Derrière l'Ombre Jaune, une porte se découpait dans la muraille, donnant selon toute apparence sur un couloir

semblable à celui que Morane avait emprunté en venant. S'il parvenait à fausser compagnie au Mongol, ce serait par là qu'il devrait tenter de fuir.

— Que comptez-vous faire de moi, Ming ? interrogea-t-il. Vous ne m'avez assurément pas amené ici pour que nous débitions des fadaises... Si c'est pour me tuer, pourquoi ne pas l'avoir fait tout de suite. Il vous suffisait de me frapper un peu plus fort avec votre main d'acier. Vous m'avez pris au dépourvu et j'aurais été incapable de me défendre...

— J'aurais pu vous tuer, bien sûr, et si je ne l'ai pas fait, c'est que je voulais vous réitérer une offre que je vous ai formulée à plusieurs reprises déjà. Voulez-vous collaborer avec moi, commandant Morane ?

Bob s'attendait un peu à cette question. Il éclata de rire et dit :

— Collaborer avec vous, Ming ?... Vous m'avez, en effet, à plusieurs reprises déjà, fait cette offre et, comme chaque fois, je vous réponds par la négative. Oh ! bien sûr – et vous le savez – j'éprouverais plutôt une certaine sympathie pour vos buts, s'ils sont réels ! à savoir balayer une civilisation où tout va au matériel, à l'exclusion de l'esprit, où l'on honore davantage un boxeur ou un coureur cycliste qu'un philosophe ou un poète. Mais ce qui m'empêche d'abonder dans votre sens, ce sont les moyens dont vous usez, on n'arrive à rien par le crime.

— L'humanité est aveugle. Elle ne comprend pas la raison, mais seulement la force...

— Peut-être, Ming, peut-être... Mais, de toute façon, il a été dit que celui qui se servira de l'épée périra par l'épée... Or, vous vous servez sans cesse de l'épée...

— En un mot, vous refusez une fois encore mon offre ?

— Je refuse...

Il y eut un silence, puis l'Ombre Jaune parla à nouveau, sans se départir un seul instant de son hiératique immobilité.

— Tant pis, commandant Morane, vous l'aurez voulu... Ami, je vous désirerais vivant ; ennemi, je vous veux mort. Vous ne sortirez d'ici qu'à l'état de cadavre...

Un sourire narquois releva les lèvres de Morane.

— Vous m’avez dit cela si souvent, Ming. À différentes reprises, vous vous êtes acharné contre moi, en même temps que toutes les forces du Shin Than, et je vous ai toujours échappé. Je ferai en sorte qu’il en soit encore ainsi cette fois... D’ailleurs, nous sommes seuls ici. Je pourrais aisément vous tuer...

— Ce ne serait pas si facile... En admettant même que vous y parveniez, cela ne servirait à rien. Le duplicateur, que vous connaissez, fonctionnerait aussitôt, pour reproduire un autre être, en tout point semblable à moi. Un autre être qui *serait moi*...

Bob Morane savait tout cela. Il savait que, grâce à ce duplicateur, issu de sa science monstrueuse, Ming était pratiquement immunisé contre toute mort violente. Il portait sous l’occiput un minuscule appareil émettant une onde magnétique continue. Au moment de la mort, cette onde était rompue, ce qui, dans une cachette lointaine, mettait en marche, automatiquement, par l’intermédiaire d’une copie-relais en état d’hibernation, un duplicateur de matière qui reproduisait un être exactement semblable à la copie-relais : un Monsieur Ming bien vivant, absolument identique à celui qui venait de mourir³.

— Je sais, en effet, que vous tuer ne servirait à rien, reconnut Morane, mais votre double se recréerait sans doute loin d’ici, et cela me laisserait le champ libre...

C’était voir les choses sous un angle assez simpliste, Morane ne l’ignorait pas. Pourtant, il lui fallait risquer sa chance, en bluffant à fond s’il le fallait. Sous la ceinture de son pantalon, contre l’abdomen, il sentait le contact dur de son colt python. Si celui-ci était vide, il pouvait l’aider cependant à bluffer. Il y porta la main, mais l’Ombre Jaune prévint ce geste.

— Inutile, commandant Morane. Je sais que cette arme est vide, sinon on vous l’aurait enlevée... Inutile donc d’essayer de me donner le change.

Bob ne fut pas étonné de cet avertissement : Monsieur Ming ne laissait jamais rien au hasard. Il sourit, et dit :

³ Voir : Le retour de l’Ombre Jaune.

— Soit... Cette arme est vide, je le reconnais, mais elle peut constituer une solide massue, aussi solide que votre main d'acier...

Il tira le colt et, le tenant solidement par la crosse, il lui imprima tin mouvement de balancement très lent et menaçant. Il était à présent tout à fait remis du coup et de la piqûre reçus, et il se sentait prêt au combat, les muscles souples, l'esprit clair.

Lentement, il s'avança vers Ming. Il savait que celui-ci serait un adversaire redoutable, mais lui, Bob, combattrait pour sa vie, et cela lui donnerait peut-être l'avantage.

Sans bouger, l'Ombre Jaune regardait son adversaire s'avancer. Ses yeux fixes de fauve ne marquaient aucune expression, ni de colère, ni d'appréhension. Il dit seulement :

— Surtout, si vous voulez m'assommer, ne vous gênez pas, commandant Morane... Ne vous gênez pas... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Étonné par cette immobilité du Mongol, assourdi par ce rire qui éclatait, rebondissait de mur en mur telle une série d'explosions, Bob contourna la table. Sa main droite décrivit une trajectoire rapide et la masse compacte du revolver frappa Monsieur Ming sous l'oreille, avec une violence inouïe. Comme tranchée net, d'un coup de sabre, la tête de l'Ombre Jaune roula sur le plancher, en continuant à rire.

— Je vous avais dit que vous ne deviez pas vous gêner, commandant Morane... Je vous l'avais dit... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Devant cette tête coupée, qui, gisant sur le sol, continuait à parler et à ricaner, Morane se crut sur le point de devenir fou. C'est alors que le corps décapité, demeuré inerte sur la chaise, bascula soudain de côté et roula lui aussi sur le plancher, assemblage de loques vides tenues rigides par une grossière armature de fils de fer servant de support à la tête elle-même, postiche électronique dû au génie scientifique de Monsieur Ming et par lequel ce dernier, caché à une certaine distance de là sans doute, pouvait parler, voir et entendre. Tout cela cadrerait bien avec le goût de l'Ombre Jaune pour la mise en scène, les décors les plus abracadabrants. « Quel merveilleux metteur en scène de théâtre il aurait fait, ne put s'empêcher de songer

Morane avec une pointe de regret. Merveilleux et inquiétant à la fois... »

Rapidement ; il déchira une longue lanière de la tunique de clergyman et, se baissant vers la tête électronique, il lui banda les yeux. « De cette façon, songea-t-il, Ming, d'où il se trouve, ne pourra surveiller mes faits et gestes, et je pourrai de mon côté emporter ce chef-d'œuvre d'électronique, qui mérite assurément une étude approfondie... »

Il avait glissé à nouveau son revolver dans sa ceinture pour, prenant sous le bras la tête postiche, qui continuait à rire, se diriger vers la porte s'ouvrant au fond de la pièce. Il la franchit, pour déboucher sur un étroit palier dominant un escalier éclairé par une unique lampe électrique et qui semblait plonger assez loin sous lui.

Durant un moment, Bob hésita à s'engager sur les marches, se demandant ce qui l'attendait au bas. Pourtant, cette hésitation se révéla vite inutile. Un claquement sonore, derrière lui, le fit se retourner. Une plaque d'acier, en s'abaissant à la façon d'un couperet de guillotine, lui coupait toute retraite.

La tête électronique s'était, en même temps, mise à déclarer, sur un ton moqueur :

— Vous ne vous en tirerez pas, commandant Morane !... Vous ne vous en tirerez pas !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Morane ne réagit même pas à cette nouvelle menace. Il scruta les profondeurs de l'escalier et jugea, puisque toute possibilité de revenir en arrière lui était enlevée, que tout ce qui lui restait à faire c'était de s'y engager. Lentement, il se mit à descendre, testant chaque degré de la pointe du pied pour s'assurer qu'il ne dissimulait pas quelque piège.

Après avoir compté quarante marches, il parvint au bas de l'escalier. Une nouvelle fois, il dut franchir l'encadrement d'une porte dépourvue de battant, pour déboucher dans un nouveau couloir, très étroit, où aucune lumière ne brillait, mais dont les murs cependant semblaient luire doucement, comme vaguement phosphorescents.

Derrière Bob, il y eut un nouveau claquement, tout à fait semblable à celui ayant retenti quelques minutes plus tôt, au sommet de l'escalier. Cette fois, Morane ne se retourna même

pas, car il savait que tout retour vers l'escalier lui était à présent également interdit.

« Tout, dans cette maison, est machiné comme dans un studio de cinéma », songea-t-il. Pourtant, il n'était pas encore au bout de ses surprises. Devant lui, là où tout n'était qu'obscurité quelques secondes auparavant, une lumière montait, de plus en plus intense, pour finir par se stabiliser. Il se rendit alors compte que les murs de l'étroit couloir étaient en miroir. Au bout de quelques mètres, il faisait un coude brusque, à angle droit.

— Pourquoi n'avancez-vous pas, commandant Morane ? interrogea la tête électronique.

« C'est vrai, pourquoi n'avancerais-je pas ? » se demanda Bob. Tâtant toujours le sol devant lui de la pointe du pied, il gagna le coude du couloir. Là, un nouveau tronçon aux murs de miroir puis, au bout de quelques mètres encore, un troisième tronçon à angle droit, puis un quatrième, un cinquième, un sixième... Et toujours les parois de miroir qui renvoyaient, à des dizaines, des centaines d'exemplaires, sa propre image au Français.

Inquiet, il s'arrêta, se demandant ce que signifiait cette nouvelle diablerie. « Un labyrinthe ! songea-t-il soudain. Un labyrinthe !... » Il voulut revenir sur ses pas mais, déjà, il était trop tard. La topographie des corridors aux parois de miroir qu'il venait de longer avait changé. Pendant plusieurs minutes, il erra ainsi, tournant en rond sans doute, s'engageant dans des couloirs qui, presque aussitôt, se refermaient derrière lui, changeaient d'orientation. Finalement, il s'arrêta, un peu essoufflé, plus par l'inquiétude que par la fatigue. Il lui sembla qu'il faisait de plus en plus chaud et il s'était mis à transpirer.

— Que pensez-vous de mon labyrinthe, commandant Morane ? interrogea encore la tête électronique. Il est moins étendu que celui de Dédale, mais plus perfectionné... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Certes oui, avec ses parois tournantes, sa topographie toujours changeante, le labyrinthe de Ming se révélait plus perfectionné que celui qui, selon la légende, servait de repaire au Minotaure, et Ming lui-même plus redoutable que ce

monstre lui-même. Ce qu'il fallait avant tout, c'était ne pas perdre son sang-froid, car c'était évidemment ce que l'Ombre Jaune cherchait.

Évitant de presser le pas, Morane reprit sa marche à travers le dédale de miroirs mouvants qui, sans cesse, réfléchissaient son image à l'infini. Des infinis de Bob Morane devant, à gauche, à droite, derrière... Et cette chaleur qui montait sans cesse, changeant petit à petit le labyrinthe en fournaise.

Il eût été bien difficile au Français de dire combien de temps il tourna ainsi, un peu comme un écureuil dans une cage tournante. Plutôt des minutes que des heures sans doute, mais le temps semblait avoir pris là une nouvelle dimension, paraissant capable de s'étirer et de se contracter telle une feuille de caoutchouc.

Baigné de sueur, pris de vertige devant cette sarabande folle d'images toutes les mêmes et toujours répétées qui dansaient sans cesse devant ses yeux, au rythme de ses propres mouvements, Morane finit par s'arrêter à nouveau. Il savait que l'Ombre Jaune l'avait pris au piège dans le réseau de ces miroirs, à la façon d'une araignée capturant une proie dans sa toile.

— Je n'en sortirai jamais, se prit-il à murmurer.

— Non, commandant Morane, vous n'en sortirez jamais, approuva la tête électronique. Jamais !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Une colère sourde, impuissante, empoigna Morane. Dans un mouvement de hargne, il lança la tête sur le sol. Elle roula sur une distance d'un mètre environ, puis s'arrêta un peu de guingois, tandis que la voix de Ming continuait à clamer :

— Jamais !... Jamais !... Sauf cuit à point... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

6

Pour Bill Ballantine également, depuis deux heures environ, le temps semblait s'écouler sur un autre rythme. D'accord avec Sir Archibald Baywatter, il avait décidé de regagner son appartement de Soho, pour y attendre un éventuel coup de fil de Morane. Il devait également se tenir en rapport constant avec le Yard et le *commissioner*.

À présent, assis dans un fauteuil, il demeurerait à compter les secondes, le téléphone à portée de la main, prêt à décrocher au premier coup de sonnerie.

Les minutes s'écoulaient à la suite des minutes, longue chacune comme un siècle semblait-il.

Soudain, le timbre grésilla. Bill décrocha et interrogea d'une voix gonflée d'espoir :

— Bob ?

C'était rare qu'il appelât son ami autrement que « commandant » une vieille plaisanterie qui, au cours des années, avait pris force d'habitude, et le fait qu'il lui donnât son prénom témoignait assez de son désarroi.

Mais quelqu'un avait répondu aussitôt, à l'autre bout du fil :

— C'est Sir Archibald... Je sais que vous auriez préféré entendre la voix de Bob, mais nous n'avons aucune nouvelle de lui... Rien... Le black-out total... Pourtant, toutes les patrouilles possèdent son signalement... Rien de votre côté ?...

— Rien, grogna Ballantine. C'est à se jeter la tête contre le mur... À désespérer...

— Nous n'avons pourtant pas perdu notre temps, assura Sir Archibald. Si l'on n'a pas retrouvé la trace de Bob et de nos agresseurs, un autocar bourré d'Asiatiques a cependant été aperçu, avant l'attaque, se dirigeant vers ma maison. Évidemment, à ce moment, l'alerte n'était pas encore donnée, et la patrouille qui a repéré le véhicule n'y a pas prêté autre attention. Beaucoup de travailleurs, étrangers ou non, sont ainsi

conduits vers leurs lieux de travail, et il pouvait s'agir d'une équipe de nuit allant prendre son service. Le numéro de l'autocar n'a même pas été relevé. Tout ce qu'on a pu me dire, c'est qu'il venait de Woolwich, ou d'au-delà. Bien sûr, à présent, on le recherche activement...

— Et les Chinois restés sur le carreau, interrogea Bill, vous ont-ils appris quelque chose...

— Rien de précis... Les blessés ne veulent pas parler... Ils demeurent dans une hébétude totale... Quant aux morts, ils portent tous, comme nous le pensions, les traces d'interventions chirurgicales récentes... Tous souffraient d'une maladie incurable, voire mortelle, et ils ont été opérés avec une maestria qui frise le prodige...

— Ming est un extraordinaire chirurgien, fit remarquer Bill. S'il faut l'en croire, aucun praticien au monde ne lui viendrait à la cheville...

— Ce monstre excelle en tout, même – et surtout – dans le crime... Mais cela ne nous dit pas pourquoi il emploie des malades incurables... après les avoir guéris ?

— Peut-être est-ce par reconnaissance, pour cette guérison justement, qu'ils le servent...

— C'est une explication, Bill mais elle ne me satisfait guère. Connaissez-vous beaucoup de malades qui risqueraient leur vie pour le chirurgien qui les a sauvés ?

— Oui, concéda Ballantine, il faut avouer que, souvent, la reconnaissance humaine ne va pas jusque-là... Alors ?

— Alors ? fit sur un ton rêveur Sir Archibald. C'est là une question de plus qui demeurera sans réponse pour le moment... Mais je bloque votre ligne, alors que Bob tente peut-être de vous joindre... Appelez-moi aussitôt si vous avez de ses nouvelles. Je ferai de même...

Ils raccrochèrent en même temps. Mais, presque aussitôt, le timbre de l'appareil retentit à nouveau. Bill décrocha et, avant même qu'il ait pu lancer le « allô » traditionnel, quelqu'un dit, à l'autre bout du fil :

— Je croyais ne jamais pouvoir obtenir la communication, et le temps presse...

Une voix féminine douce, chaude, bien timbrée ; les « r » roulaient un peu.

Bill crut la reconnaître.

— C'est vous, Tania ? interrogea-t-il.

— Le temps presse, vous dis-je, fut la réponse. Le commandant Morane est en danger de mort aux anciens entrepôts Jéroboam, Jéroboam et Sike. C'est au bord du fleuve, avant Woolwich... Je n'en sais pas davantage... Tentez tout pour le sauver, mais sans avertir la police. L'endroit est gardé et l'approche d'une troupe d'hommes pourrait provoquer la mort immédiate de votre ami... Faites vite...

— Eh ! minute... commença l'Écossais.

Mais, là-bas, on avait déjà raccroché. Pendant quelques instants, Ballantine demeura immobile, à considérer le combiné, puis il reposa celui-ci sur sa fourche, en murmurant :

— Je suis sûr que c'était Tania...

Tarda Orloff était la nièce de l'Ombre Jaune. Au cours du combat sournois opposant Monsieur Ming et Morane, la jeune fille s'était prise pour ce dernier d'un sentiment allant bien au-delà de l'amitié. En même temps, elle s'était sentie saisie de répulsion pour l'œuvre de son monstrueux parent, dont elle avait été jusque-là la collaboratrice aveugle. Sans pouvoir se dresser ouvertement contre le Shin Than, elle avait toujours secrètement aidé Morane, et il était probable que, sans cette aide, il n'aurait jamais pu tenir son ennemi en échec.

« Et si c'était un piège ? songea Ballantine. Tania a parlé du « commandant Morane » et a dit « votre ami », alors que, logiquement, elle aurait dû dire « Bob » et « notre ami ». Mais il est possible qu'elle ait voulu demeurer dans l'anonymat le plus complet afin de ne pas courir de risques... Et puis, je suis certain que c'était sa voix... »

Il se souvint également que, selon les récentes déclarations de Sir Archibald, l'autocar bondé d'Asiatiques, qui avait été repéré dans la soirée, venait de Woolwich. Or, les entrepôts Jéroboam se trouvaient justement à Woolwich... Peut-être fallait-il voir en cela autre chose qu'une coïncidence...

« De toute façon, décida Bill, je ne puis rien laisser au hasard... Je dois aller jeter un coup d'œil à ces entrepôts...

Quant à prévenir ou non Scotland Yard, j'en jugerai par la suite. Ce qu'il faut avant tout, c'est reconnaître les lieux...

Cinq minutes plus tard, la Daimler de l'Écossais roulait en direction de Woolwich.

— Vous n'en sortirez jamais, commandant Morane !... Jamais !... Jamais !... Sauf cuit à point... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

La tête électronique continuait, avec la voix de Monsieur Ming, de lancer ses sarcasmes et, bien qu'il s'appuyât les mains aux oreilles, Morane ne pouvait que les entendre. Il avait l'impression qu'à tout moment cette voix, répercutée douloureusement par les parois de verre, allait le faire basculer au bord de la folie.

Il se dressa soudain, les mâchoires serrées.

— Je vais te faire taire, maudite mécanique, gronda-t-il.

Il voyait rouge et ne pensait pas même commettre un acte de vandalisme, quand il s'acharna à coups de talons sur la tête électronique qui, son enveloppe de métal et de plastique ayant cédé, se tut définitivement. D'un magistral coup de pied, digne d'un champion de football, Morane paracheva son œuvre en disant avec colère :

— Et maintenant, loin de moi, stupide caricature... Je t'ai assez vue...

La tête brisée, lancée avec force, décrivit une courte parabole à travers le tronçon de labyrinthe et alla frapper une des parois de miroir. Sous le choc, celle-ci vola en éclats pour révéler seulement, en lieu et place d'un quelconque mur solide, un grand trou au-delà duquel brillaient d'autres glaces.

Soudain intéressé, Bob s'approcha de l'ouverture et jeta un coup d'œil au-delà, dans un couloir en tout point semblable à celui dans lequel il se trouvait. Se glissant dans le trou, il passa dans ce second couloir et, d'un violent coup de pied, il frappa la paroi de miroir. Celle-ci s'émietta, et une nouvelle ouverture béat sur un troisième boyau aux murs également de glaces.

Alors, Bob comprit que le labyrinthe de l'Ombre Jaune n'était rien d'autre qu'un fragile assemblage de miroirs, sans aucune barrière solide derrière, des miroirs qu'il lui suffisait de

briser pour recouvrer définitivement peut-être sa liberté, alors qu'il se croyait condamné à errer jusqu'à l'épuisement de ses forces dans ce dédale dont la topographie se transformait sans cesse. Ce labyrinthe truqué, installé sans doute dans un sous-sol, devait être sans doute de dimensions relativement restreintes.

Se souvenant de la façon dont Alexandre le Grand était venu à bout du nœud gordien, en le tranchant d'un coup d'épée, Bob Morane, au risque de se blesser, se mit à enfoncer les miroirs à coups de talon, creusant une tranchée rectiligne à travers le labyrinthe. Chaque fois qu'une paroi volait en miettes sous ses coups, il murmurait, avec une joie féroce, peut-être pour conjurer le mauvais sort :

— Sept ans de bonheur !... Sept ans de bonheur !...

Bientôt, le dernier miroir éclata et Bob déboucha dans une cave voûtée, au fond de laquelle s'ouvrait un passage voûté également. Morane se tourna vers les ruines du labyrinthe, et il éclata de rire.

— Une prison de verre, murmura-t-il, voilà tout ce que c'était... Tout cela cadre bien avec l'esprit tortueux de Monsieur Ming ; il enferme un ennemi dans un dédale inextricable, où tout est machiné pour le faire tourner en rond jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la folie, alors qu'il lui suffit, sans qu'il le sache, de quelques coups de pied pour recouvrer sa liberté.

Durant l'action, il n'avait pas remarqué que la chaleur continuait à devenir plus intense. Pourtant, à présent qu'il avait retrouvé un peu de son calme, il se rendait compte qu'une vapeur brûlante envahissait le sous-sol, dont la température montait sans cesse. Il se souvint que Monsieur Ming lui avait dit, par le truchement de la tête électronique ; qu'il ne sortirait jamais de là, sauf cuit à point.

« C'est cela, songea-t-il, Ming veut m'ébouillanter comme une vulgaire pomme-vapeur... Si je me suis tiré du labyrinthe, je ne suis pas sauvé pour autant... »

En courant, il gagna l'entrée du passage voûté, s'y engagea et, un peu suffoqué déjà par la vapeur montant autour de lui, il atteignit au bout de quelques mètres un escalier de brique qu'il gravit à toute allure. Après avoir escaladé une trentaine de

marches, il prit pied dans un vaste hangar, fermé par une porte de fer. Une lampe électrique poussiéreuse brûlait dans un coin, diffusant une lumière misérable, et Bob put se rendre compte que le hangar était vide, à part un autocar en bon état stationné devant la porte. Celle-ci comportait deux battants et elle devait selon toute probabilité, avoir livré passage au véhicule. Donc, logiquement, elle menait à l'air libre. Pourtant, Morane eut beau essayer de l'ouvrir, les battants métalliques ne daignèrent pas bouger d'un pouce.

— Fermée, murmura le Français, et il faudrait au moins un tank lourd pour l'enfoncer...

Dans le hangar comme dans le sous-sol, la vapeur brûlante, venue il ne savait d'où, se faisait de plus en plus épaisse, voilant les contours. Bob transpirait comme au bain turc et il commençait à avoir de la peine à respirer.

Rapidement, pour le peu que la vapeur le lui permettait, il étudia les lieux, mais sans y découvrir d'autre issue que la porte de fer et l'escalier par lequel il était venu.

— Ming continue à jouer au chat et à la souris, soliloqua-t-il encore. J'ai échappé au labyrinthe, mais me voilà à présent condamné à être, de toute façon, ébouillanté... Bien entendu, il n'a pas mis à ma disposition le tank lourd dont j'aurais besoin pour jeter bas cette satanée porte...

Tout à coup il sursauta, frappé d'une inspiration.

— Un tank lourd ?... Peut-être pas... Mais cet autocar pourrait peut-être le remplacer.

Il se dirigea vers le puissant véhicule, en formulant tout bas cette prière :

— Pourvu qu'il soit en état de marche !... Pourvu qu'il soit en état de marche !...

Il grimpa à bord et constata, comme il devait s'y attendre, que les clefs de contact ne se trouvaient pas sur le tableau de bord. Pourtant, il eut vite fait de connecter les deux fils du démarreur et, quand il mit un peu de gaz, le moteur tourna aussitôt.

D'un revers de main, Bob essuya la sueur perlant à son front. Il ne perdit pas de temps à se demander si Ming avait laissé là ce véhicule afin de lui laisser une chance de s'échapper... pour

retomber ensuite dans quelque autre piège. En hâte, il s'assit au volant, passa en première et embraya. L'autocar se mit à rouler lentement et, presque aussitôt, Morane passa en seconde et, pesant du pied sur l'accélérateur il projeta le véhicule sur la porte.

Le choc fut dur mais Bob, arc-bouté des deux bras au volant, l'encaissa sans mal. La porte avait fléchi, mais sans céder. Il fallut alors faire marche arrière, porter un second coup de boutoir, reculer encore, frapper à nouveau.

Ce fut à la cinquième tentative seulement que la porte, ses gonds arrachés de la muraille, bascula d'une pièce vers l'extérieur.

En vieil amoureux de Londres et de ses faubourgs, Ballantine connaissait les parages de Woolwich comme sa poche, et il eut presque aussi vite fait d'y repérer les entrepôts Jéroboam, Jéroboam et Sike que de s'y rendre.

Lesdits entrepôts étaient en réalité depuis longtemps désaffectés. Ils s'élevaient au centre d'un gigantesque dépotoir de vieilles caisses et de caques amoncelées jusqu'à former un prodigieux capharnaüm rongé par la moisissure et le taret. Il s'en dégageait une innommable odeur de bois en putréfaction, de champignonnière et de poisson pourri.

Bill avait arrêté la Daimler à la lisière du dépotoir et, le poing serré, dans la poche de son manteau, sur la crosse de son gros automatique, il s'avança sur la large esplanade, envahie par les mauvaises herbes et qui occupait tout le devant des entrepôts, mais où les caisses étaient plus clairsemées.

D'un œil sceptique, le géant considérait le spectacle qui s'offrait à lui. Un jour gris sale se levait au-dessus de la ville, éclairant indirectement l'amas de caisses amoncelées devant la façade, jusqu'à dissimuler la porte.

« Il y a bien longtemps sans doute qu'on n'a plus pénétré là-dedans, songea Ballantine. Je me demande si le tuyau qu'on m'a refile est bon et si l'on n'a pas voulu m'aiguiller sur une fausse piste. »

Durant quelques minutes, il demeura indécis, désespéré, dans cette nuit poisseuse, qui vous pénétrait jusqu'aux os, et dont les ténèbres reculaient lentement, en combattant pied à pied, devant les grisailles de l'aube.

Soudain, un bruit de moteur que l'on mettait en marche lui parvint. Il regarda autour de lui, mais n'aperçut pas d'autre voiture que la sienne. Pourtant le bruit du moteur était proche.

« On dirait qu'il tourne à l'intérieur de l'entrepôt », songea Bill en prêtant l'oreille avec plus d'attention. Bientôt, il acquit

une certitude : le bruit de moteur venait bien de l'intérieur des entrepôts. « Qu'est-ce que cela signifie ? » se demanda-t-il.

Lentement, il s'avança plus près des bâtiments, mais il avait à peine fait quelques pas qu'il y eut un choc violent, précédé d'un vrombissement sonore, et les caisses amoncelées devant la façade s'entrechoquèrent. Plusieurs même dégringolèrent... Quelques secondes plus tard, un nouveau choc qui, comme le précédent, était précédé d'un ronflement de moteur emballé.

Habitué à la prudence par une vie riche en aventures plus dangereuses les unes que les autres, Ballantine se recula légèrement, prêt à se servir de son arme à la moindre alerte.

Il y eut un troisième choc, puis un quatrième. À chacun d'entre eux, la pyramide de caisses se disloquait davantage. Enfin, au cinquième choc, elle s'écroula, découvrant la large ouverture rectangulaire d'une porte cochère d'où jaillit la forme massive d'un autocar. Il roula sur une distance de dix mètres environ, fracassant les caisses sous lui. Puis, le capot défoncé, les pneus avant déchirés par les tôles de la carrosserie déchiquetée, il s'arrêta définitivement. De son radiateur pulvérisé, l'eau coulait telle une source.

La portière du véhicule s'ouvrit et un homme en descendit. Un homme que Ballantine reconnut aussitôt.

— Commandant !... s'écria-t-il en s'élançant.

Bob Morane fit volte-face et reconnut lui aussi son ami.

— Bill, mon vieux !... Qu'est-ce tu fiches là ?...

— Et vous, commandant ?... Vous voilà conducteur d'autobus à présent ?

— Ce serait trop long à t'expliquer... Plus tard... Pour le moment, filons... Plus vite je serai loin de cet endroit maudit, mieux cela vaudra...

Bill désigna l'endroit où était parquée la Daimler.

— J'ai ma voiture... Nous...

Un cri déchira le silence, coupant la parole à l'Écossais. C'était une plainte inhumaine, et pourtant lancée par un gosier d'homme, et qui aurait glacé le sang des plus courageux.

Cet appel, les deux amis le connaissaient bien pour l'avoir entendu souvent, dans des circonstances tragiques.

C'était le cri de ralliement des dacoïts, cette confrérie de tueurs hindous que Ming avait reconstituée et où il puisait ses hommes de main favoris.

— Vite, à la voiture, dit Morane. Nous n'avons sans doute que le temps.

Ils n'avaient plus le temps. Une demi-douzaine d'hommes dépenaillés venait d'apparaître à l'entrée de l'esplanade, leur barrant la route vers la voiture. Cette fois, il ne s'agissait pas de ces êtres falots que Monsieur Ming parait du nom de « guerriers », mais d'assassins professionnels, dont les yeux clairs d'aryens brillaient dans la pénombre de l'aube comme ceux des bêtes fauves. Comme les « guerriers », ils étaient armés de coutelas, mais eux savaient s'en servir avec une habileté consommée.

Ballantine tira son automatique.

— Je leur tire dessus, commandant l'interrogea-t-il.

— Inutile, répondit Bob. Écoute...

L'appel des dacoïts venait de retentir à gauche puis à droite.

— Tu en descendras trois ou quatre, dit encore Morane. Pendant ce temps les autres nous tomberont dessus... Ah ! si j'avais autre chose qu'un revolver vide...

Il montra l'intérieur du dépotoir.

— Filons par-là, continua-t-il. En nous fauflant, peut être pourrons-nous les semer...

Tournant le dos à l'ennemi, ils se glissèrent en courant à travers l'amoncellement des caisses et des caques, tandis que derrière eux l'appel des dacoïts se faisait entendre à nouveau. C'était des adversaires redoutables, souples et rapides comme des panthères, cruels et impitoyables comme des rapaces. Le meurtre était pour eux un geste banal, quasi automatique, comme le fait de respirer.

Tout en continuant de fuir à travers les caisses, Bob Morane et Bill Ballantine savaient jouer leurs vies. Réussiraient-ils à s'éloigner avant d'être rejoints ? Ils en doutaient car, à chaque seconde, les cris de leurs poursuivants se rapprochaient. Ils savaient en outre que, en admettant qu'ils atteignent un terrain découvert, ils ne seraient pas sauvés pour autant, car il était difficile de battre les dacoïts à la course.

Morane, qui allait en tête, venait d'atteindre l'angle d'une pyramide de caisses quand, soudain, une silhouette se dressa devant lui. Il eut un mouvement de recul, prêt à la défensive. Mais, déjà, il avait reconnu une femme.

— Tania ! s'exclama-t-il.

Elle portait des pantalons, comme un garçon et, par-dessus, un trench en ciré noir. Ses cheveux sombres, noués en queue de cheval, accentuaient la matité de son visage d'Eurasienne, aux traits délicatement ciselés comme ceux des statues de pagode.

— Tania ! répéta Morane.

Elle mit un doigt sur les lèvres et dit rapidement, à voix basse :

— Parlons le moins possible...

De la main, elle désigna une direction précise, tout en continuant :

— Il y a une voiture là, tout près, qui vous attend... Le moteur tourne... Vous trouverez un message dans la boîte à gants... Allez...

— Mais vous ?

— Ne vous occupez pas de moi... Les dacoïts ne me feront aucun mal... Gagnez la voiture tout de suite...

Elle tira un revolver de la poche de son ciré et le glissa dans la main de Morane.

— Allez, dit-elle encore.

Se dressant sur la pointe des pieds, elle effleura des lèvres la joue de Bob, puis elle disparut parmi les caisses.

Les deux amis s'étaient mis à courir dans la direction indiquée par la jeune fille. Au bout de dix mètres, ils débouchèrent sur un vaste terrain vague bordé par une chaussée qui, elle-même, se faufilait entre les entrepôts. Une voiture – une grosse Jaguar – attendait là, son moteur tournant au ralenti. Morane et Bill allaient l'atteindre quand les dacoïts apparurent entre les caisses. Tandis que Bob s'installait au volant, Ballantine tira plusieurs coups de feu. L'un des poursuivants mordit la poussière, mais les autres continuèrent.

— Grimpe, Bill ! lança Morane en passant les vitesses. L'Écossais obéit mais, déjà, les dacoïts entouraient la voiture. Tout en continuant à tenir le volant d'une seule main, Bob tira

l'automatique de Tania Orloff de sa poche et foudroya, par la vitre baissée, deux de leurs adversaires à bout portant.

Brutalement, Morane embraya et la Jaguar fit un bond en avant, tandis que les dacoïts tentaient de se maintenir à sa hauteur. Bob passa en seconde et le véhicule fit un nouveau bond en avant, laissant cette fois les poursuivants loin derrière elle.

— Hurrah ! s'exclama Ballantine, on les a semés... Bob, lui, ne dit rien, pilotant les dents serrées sur cette route étroite et mal entretenue, serpentant entre les entrepôts.

— Pourquoi conduire si vite, commandant ? interrogea Bill en se renversant béatement sur les coussins. Pourront plus nous rejoindre maintenant...

Oui, pourquoi Bob Morane conduisait-il si vite, comme s'il pressentait la proximité de quelque nouveau danger ? Il le sut bientôt, au moment où, de derrière l'angle d'un hangar, un camion jaillit soudain. Il faillit heurter la Jaguar de plein fouet, mais Bob put cependant accomplir à temps les manœuvres salvatrices.

Après avoir accompli un crochet qui, pendant un bref moment lui avait fait quitter la route, la voiture repartit en avant. Bill s'était retourné et, par la custode arrière, avait regardé en direction du camion.

— J'ai l'impression qu'il y a un Chinois au volant, dit le géant. De toute façon, on semble bien décidé à nous filer le train.

Dans le rétroviseur, Bob put constater en effet que le camion, après avoir tourné sur lui-même, s'était lancé à la poursuite de la Jaguar.

Morane sourit et murmura, les dents serrées :

— Tiens-toi ferme, Bill... On va rigoler...

Il appuya sur la pédale des gaz, mais la route était mauvaise, étroite, et une conduite sportive se révélait difficile, voire impossible. D'autre part, le conducteur du camion fonçait comme s'il avait voulu s'entraîner pour Indianapolis.

— Est dingue, le type, constata Ballantine. S'il continue, il va s'envoyer dans le décor, et nous avec...

La route filait droit vers la Tamise pour, après un virage à angle droit, longer le fleuve en direction de Londres. Calculant bien son coup, Morane ne ralentit qu'à la dernière minute, pour aborder le virage à la plus grande vitesse possible, sur les chapeaux de roues. La voiture se coucha légèrement, dérapa de l'arrière sur les pavés humides, mais Bob redressa et, appuyant sur l'accélérateur, relança son moteur.

Derrière, le conducteur du camion avait été surpris par cette brusque manœuvre. Il prit lui aussi le virage à toute allure, mais son lourd véhicule ne réagit pas aussi bien que la Jaguar. Il dérapa et, bien que son conducteur tentât désespérément de s'en rendre maître, il glissa, poussé par la force centrifuge, vers le fleuve, dont il dévala la berge presque à pic, pour demeurer suspendu par les roues arrière, le capot à demi enfoncé dans l'eau noire.

— Encore un qui ne courra pas les 24 heures du Mans, lança joyusement Bill Ballantine, qui surveillait le déroulement des opérations par la lucarne arrière.

Morane, lui, ne dit rien. Il continuait à conduire les dents serrées, s'attendant à ce qu'à tout moment quelque chose de nouveau se produisît. Ce fut seulement quand ils atteignirent les premières maisons de la capitale qu'il se détendit.

— J'ai l'impression que nos ennuis sont terminés pour le moment, dit-il.

Et il enchaîna aussitôt :

— Tania a dit qu'il y avait un message dans la boîte à gants... Jette-s-y un coup d'œil, Bill...

Ballantine fouilla la boîte à gants, pour y découvrir un papier plié en quatre. Le géant le déplia et lut :

Si vous voulez en savoir davantage sur ce qui vous intéresse, rendez-vous ce soir à dix heures à la Maison des Félicités. C'est dans les parages de Shadwell. Demandez Lingli, de la part de Tan. Soyez déguisés et agissez seuls, sans la collaboration de la police, sinon tout serait perdu.

— C'est peut-être un piège, dit Bill.

— Je ne le crois pas, puisque ce message vient de Tania. Tan, c'est peut-être un diminutif... Pendant un moment, Bob demeura soucieux.

— Il nous faut aller jeter un coup d'œil à cette Maison des Félicités. Je tiens à obtenir des renseignements plus complets sur ces « guerriers » qui, d'après Ming, feront bientôt trembler la civilisation occidentale... Pourtant, nous avertirons Sir Archibald, de façon à ce qu'il puisse nous prêter main-forte en cas de besoin.

— Ce n'est pas la première fois qu'un guêpier du genre de cette Maison des Félicités – Félicités, mon œil ! – s'offre à nous, grogna Ballantine. Chaque fois, nous avons failli y perdre des plumes, sinon la vie...

— Et, chaque fois, les risques que nous avons courus ont contribué à prévenir l'un ou l'autre crime, fit Bob d'une voix ferme... Voilà pourquoi, ce soir, nous serons à Shadwell...

8

La Maison des Félicités se trouvait située au fond d'une impasse lépreuse donnant sur les docks de Shadwell, au sein d'un entrelacement de ruelles, de passages, de culs-de-sac misérables où, quand il s'y était installé, le *smog* stagnait telle une eau. La maison elle-même, en dépit de son enseigne pompeuse, était une grande mesure dont les murs, ébranlés en partie par le temps, en partie par la guerre, menaçaient ruine. Quant aux « félicités » qu'on y offrait à la clientèle, composée en grande partie d'Asiatiques et de marins en rupture de bord, elles consistaient en un bar-restaurant où l'on dégustait un *choum-choum* et un whisky tout juste bon à alimenter des lampes, et où l'on servait du *chop-suey* dont même un requin n'aurait pas voulu. Il y avait aussi une salle de jeu, où l'on risquait autant de recevoir un coup de couteau que de perdre ses derniers pence. On y soupçonnait aussi une fumerie d'opium, mais on n'avait jamais rien pu prouver et, de toute façon, la police fermait plus ou moins les yeux, car l'endroit était un champ d'action inépuisable pour ses informateurs.

Après leur équipée de Woolwich, Bob Morane et Bill Ballantine s'étaient aussitôt mis en rapport avec Sir Archibald Baywatter, et celui-ci avait ordonné une perquisition immédiate aux entrepôts Jéroboam, Jéroboam et Sike. Là, une surprise attendait les policiers : les hangars n'avaient pas de sous-sol, et on ne retrouva nulle trace du labyrinthe de miroirs. Il était probable qu'après le départ de Morane tout avait été camouflé par une de ces savantes machineries dont l'Ombre Jaune possédait seul le secret. Pour s'en assurer, il aurait fallu sans doute se livrer à des travaux de démolition et, pour cela, obtenir l'autorisation de l'actuel propriétaire, un armateur malais de Singapour qui semblait autant se soucier de ces entrepôts qu'un infusoire de la théorie d'Einstein, et qui sans doute appartenait

au Shin Than. L'autocar avait lui aussi disparu et, sans le témoignage de Bill, on eût pu soupçonner Morane d'avoir rêvé.

À l'étage d'un bâtiment annexe, accolé aux entrepôts eux-mêmes et qui avait sans doute servi jadis à abriter des bureaux, on retrouva les deux pièces où Bob avait été retenu prisonnier et où il avait rencontré le faux Monsieur Ming. Les fenêtres en avaient été depuis longtemps murées et, de toute façon, on n'y découvrit aucun indice. Quant au camion qui avait été précipité dans la Tamise, on le retrouva accroché à la berge, mais son conducteur avait disparu ; les plaques minéralogiques étaient fausses, et les numéros de moteur et de châssis soigneusement limés.

Il restait donc suffisamment d'éléments pour que les enquêteurs de Scotland Yard ajoutassent foi à l'histoire de Morane et de son ami, s'ils en avaient jamais douté bien sûr.

Un bref conseil de guerre réunit Bob Morane, Bill Ballantine, Sir Archibald et les hauts fonctionnaires du Yard, à l'issue duquel il fut décidé que Bob et Bill, soigneusement déguisés, se rendraient à la Maison des Félicités à la nuit tombée, pour y rencontrer ce Lingli dont parlait le message laissé par Tania dans la Jaguar. Si, au bout de deux heures, les deux amis n'avaient pas reparu, la police cernerait le bouge et y ferait une entrée en force.

C'est ainsi que nous retrouvons les deux amis déambulant dans le quartier interlope voisin de Shadwell, dans cette nuit aux ténèbres de laquelle le brouillard montant de la Tamise superposait ses voiles.

À vrai dire, il eût été bien difficile de les reconnaître, tant les maquilleurs de Scotland Yard avaient fait merveille. À l'aide d'une colle ne pouvant être dissoute que grâce à un solvant spécial, on avait collé, poil par poil, une barbe et des moustaches à Morane, dont les joues avaient en outre été légèrement déformées à l'aide de tampons de caoutchouc. Bill, lui, avait les cheveux et les sourcils teints en noir et un hâle artificiel dissimulait son teint de brique. En outre, sa carrure trop monumentale se trouvait, dans la mesure du possible, camouflée par une veste élimée et étriquée, lui faisant des épaules « en quart vichy ». Bob, lui, portait également des

vêtements de coupe plébéienne, à ce point usé qu'on avait l'impression qu'à tout moment coudes et genoux allaient en percer le mauvais tissu.

À Scotland Yard, on leur avait dressé un plan détaillé du quartier où ils devaient se rendre. Ce plan, ils l'avaient étudié par cœur, et ils n'eurent aucune peine à découvrir l'impasse où la Maison des Félicités tenait ses assises.

L'établissement lui-même n'avait rien qui pût attirer l'attention des passants. Une façade lézardée et aveugle, aux fenêtres murées. Pas d'enseigne... C'était seulement quand on avait poussé une vieille porte, faisant songer à mi dos de saurien à cause des couches successives de peinture qui s'écaillaient, que des rumeurs de voix par » venaient aux visiteurs. Ensuite, il fallait suivre un long couloir, pour pénétrer dans une grande salle au plafond bas et sale, où il faisait si sombre qu'il eût été difficile de discerner la couleur des murs. Là, nuit et jour, se pressait une humanité falote, composée en majorité d'Asiatiques, qui buvaient, mangeaient ou dormaient à demi couchés sur les tables.

Quand Bob Morane et Bill Ballantine pénétrèrent dans cette salle, personne ne sembla prêter attention à eux, tant leur déguisement était parfait. Il y avait d'ailleurs plusieurs clients européens, et aussi quelques Noirs et Malais parmi les Asiatiques, avec lesquels ils paraissaient faire bon ménage. La Maison des Félicités était une Tour de Babel où toutes les races se comprenaient, amies dans la même misère, le même désespoir.

En balançant légèrement les épaules à la façon des marins à terre, les deux amis s'approchèrent du long comptoir, derrière lequel allait et venait un Chinois maigre comme un personnage de danse macabre.

— Nous voulons parler à Lingli, dit Bob en prenant une voix aussi rauque que possible.

Sous les paupières bombées du Chinois, les yeux devinrent pareils à deux insectes agressifs.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Lingli ? interrogea-t-il.

— Nous venons de la part de Tan, répondit Morane. L'homme parut se calmer, considéra pendant quelques instants en silence les nouveaux venus, puis il jeta :

— Attendez...

Presque comme par enchantement, il disparut derrière une tenture pendant à l'extrémité du comptoir, et qui devait dissimuler une porte. Deux minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passât.

— Que fabrique-t-il ? grogna Bill, dont la patience n'était pas le péché mignon.

— Peut-être ce Lingli est-il difficile à trouver, supposa Bob avec indifférence.

— Ouais, ou les dacoïts de Ming qui vont sans doute nous tomber dessus dans peu de temps...

Le géant venait à peine de prononcer ces paroles que la portière se souleva à nouveau et que le Chinois reparut. Il n'était pas seul, et ce n'était pas, comme l'avait craint Ballantine, des dacoïts qui l'accompagnaient. Elle n'avait même rien d'un dacoït, cette jeune Chinoise à la beauté parfaite. Vêtue d'un pantalon de soie étroit qui lui gainait les jambes jusqu'aux pieds chaussés de fines sandales, et d'une longue tunique, noire également, elle faisait immanquablement songer, en cet endroit, à quelque rose sombre poussant sur un mur en ruine.

Ses yeux noirs se posèrent tour à tour sur Bob, puis sur Bill. Ensuite, elle dit :

— Je suis Lingli... Vous venez de la part de Tan ?

Morane acquiesça.

— Je vous attendais, dit encore la jeune fille... Et elle enchaîna en désignant la portière :

— Suivez-moi...

Elle souleva la tenture et précéda les deux visiteurs dans un étroit corridor à peine éclairé, à droite et à gauche duquel s'ouvraient des portes. Au bout de quelques pas, la jeune fille s'immobilisa et, se rapprochant des deux hommes, elle souffla :

— On croit que vous venez pour fumer le *chandoo*... Surtout, parlez le moins possible...

Ils allaient atteindre le fond du corridor, quand elle ouvrit une porte et fit entrer Bob et Ballantine dans une pièce étroite,

tendue de soie effilochée. Contre le mur du fond, deux nattes étaient jetées sur le plancher.

Lingli s'agenouilla sur une des nattes et, soulevant la soie cachant la muraille, elle découvrit un pan de celle-ci, à ras du sol, et désigna une lézarde dans les briques.

— Écoutez là... souffla-t-elle.

Bob Morane s'agenouilla et colla son oreille à la muraille. Aussitôt, un bruit de voix, venant de la pièce voisine, lui parvint. Parmi ces voix, il reconnut aussitôt celle de l'Ombre Jaune.

Allongés sur le sol, l'oreille collée, à travers la soie, à la lézarde, Bob Morane et Bill Ballantine avaient longuement écouté les paroles qui s'échangeaient de l'autre côté de la muraille. En réalité, c'était surtout Monsieur Ming qui parlait, donnant des ordres à ses interlocuteurs qui, en aucun moment, ne les discutaient. De temps à autre seulement, quelqu'un risquait un mot, pour demander respectueusement une explication.

L'Ombre Jaune usait du chinois et cette circonstance, et aussi l'écran de la muraille, ne permettait pas à Bob et à Bill de comprendre tout ce qui se disait. Cependant, en rétablissant le sens des phrases, ils déduisaient qu'il était question d'un prochain embarquement à bord d'un bateau nommé *Kagira Maru*, dont le nom revenait d'ailleurs à différentes reprises. Il était aussi question d'une certaine île Danen, où devait sans doute se rendre ce *Kagira Maru*. Morane et Ballantine connaissaient suffisamment les choses maritimes pour comprendre que le *Kagira Maru* était un cargo japonais, ou tout au moins un bâtiment qui voulait se faire passer pour tel ; quant à l'île Danen, ils avaient beau faire appel à toutes leurs connaissances géographiques, ils ne parvenaient pas à la localiser.

Bientôt, la conversation prit fin. De l'autre côté de la muraille, il y eut des bruits de pas, puis une série de grincements et un claquement assez violent pouvant faire songer à une porte – ou, mieux, à une trappe – que l'on ouvre et referme. Ensuite, ce fut le silence.

Se tournant vers Lingli, qui avait écouté également, Bob interrogea à voix basse :

— Vous connaissez ce *Kagira Maru* et cette île Danen ? La jeune Chinoise secoua la tête.

— Je ne sais rien... Tan m'a demandé de vous aider, et je vous aide...

— Tan, c'est Tania ? interrogea encore Morane.

Elle se contenta de sourire, sans répondre, et Bob ne crut pas utile de perdre du temps à insister.

— Savez-vous où les gens qui se trouvaient dans la pièce voisine sont allés ? interrogea-t-il à nouveau.

— Je ne sais où ils sont allés, mais je connais le chemin qu'ils ont pris...

Rapidement, Bob Morane consulta son ami.

— Que faisons-nous, Bill ? Nous nous contentons des deux renseignements que nous avons glanés et les transmettons à Sir Archibald, ou nous filons le train à Ming...

L'Écossais n'hésita pas longtemps avant de décider :

— Nous avons trop rarement l'occasion d'entrer directement en contact avec l'Ombre Jaune pour manquer celle qui se présente... Filons-lui le train...

Une nouvelle fois, Morane s'adressa à Lingli.

— Pouvez-vous nous conduire ? Elle eut un signe affirmatif.

— Je puis vous conduire mais, si cela tournait mal, je dirais que vous m'avez forcée...

— Et nous abonderons dans votre sens, fit Bob en souriant et en tirant son revolver, qu'il fit mine de braquer sur la jeune fille.

Lingli sourit elle aussi, découvrant, entre le double bourrelet des lèvres roses, de petites dents semblables à des morceaux de nacre soigneusement polis.

— Dans la bouche d'un chevalier, un geste de menace peut devenir parfois une marque d'amitié, dit-elle.

Puis, soudain sérieuse, elle enchaîna :

— Suivez-moi dans la pièce voisine...

Cette pièce était identique à celle qu'ils venaient de quitter, avec cette seule différence qu'au centre du plancher on distinguait la nette découpe d'une trappe munie d'un anneau. Lingli montra la trappe.

— C'est par là qu'ils sont partis, expliqua-t-elle. Ils doivent être assez éloignés à présent... Nous pouvons risquer de les suivre sans être aperçus... Vous avez une lampe ?

Bob tira une torche de sa poche.

— Cela suffira ? s'enquit-il.

— Ce sera parfait... Mais il faudra en masquer la lumière avec la main, afin qu'on ne puisse l'apercevoir de loin...

— Chargez-vous de cela, dit Morane en tendant la lampe à la jeune fille.

Il désigna le colt python qu'il avait gardé dans la main droite et continua :

— Personnellement, je préfère prendre soin de ce joujou... Nous pourrions en avoir besoin... Toi, Bill, soulève la trappe...

Le géant obéit et une ouverture carrée, d'un mètre cinquante de côté environ s'ouvrit dans le plancher, découvrant un escalier de pierre s'enfonçant dans les profondeurs du sol. La première, Lingli s'engagea sur les marches, et ils atteignirent rapidement une galerie voûtée d'égout, où un chemin de pierre permettait de progresser à pied sec.

Pendant cinq minutes environ, ils avancèrent ainsi, légèrement de biais en raison de l'étroitesse du passage. Lingli continuait à marcher en avant, éclairant les dalles juste devant elle. Soudain, elle éteignit la lampe et fit, très bas :

— Chut !... Nous approchons...

Un demi-cercle plus pâle se marquait à vingt mètres à peine de l'endroit où se trouvaient les deux hommes et la jeune fille. En même temps, le brouillard commençait à envahir la galerie.

Ils continuèrent à avancer, en tâtonnant, guidés à la fois par la muraille à laquelle ils s'adossaient et par les reflets de l'eau noire à leurs pieds. Finalement, ils débouchèrent sur un étroit chemin de halage et, aussitôt, ils s'accroupirent derrière l'angle de la muraille. À trente mètres d'eux à peine, une lumière brillait, changée en perle laiteuse par la brume, et ils distinguaient des silhouettes humaines.

— Ce sont les hommes que nous suivons, murmura Lingli.

Les silhouettes passèrent du quai à bord d'un canot amarré, puis un bruit de moteur se fit entendre.

— Ils vont nous échapper, dit Ballantine.

— Nous sommes venus ici pour rien, fit à son tour Bob avec dépit.

Il sentit la main de Lingli qui serrait la sienne, tandis qu'elle soufflait :

— Prenez patience... Tout n'est pas perdu...

Le canot s'éloignait, lentement, à cause du brouillard, et sa lumière ne s'amenuisait que petit à petit. Bientôt cependant, il fut assez loin pour que ses passagers ne pussent plus voir, à travers la brume, ce qui se passait sur le quai.

— Allons-y à présent, dit Lingli.

Elle mena les deux amis jusqu'à un endroit où un autre canot se trouvait amarré. Elle le leur désigna, en disant :

— Si vous voulez les suivre...

Elle s'interrompit et hésita avant de donner ce conseil :

— À votre place, je n'en ferais rien... Ces gens sont des monstres...

— Nous les connaissons, assura Bob, et nous saurons leur répondre...

— Ce qui pourrait nous arriver de pire, fit à son tour Ballantine, c'est qu'ils nous découpent en rondelles. Et ils ont déjà si souvent essayé que nous sommes comme vaccinés...

9

Derrière le canot piloté par Bob Morane la petite silhouette de Lingli, demeurée sur le quai, s'était diluée dans le brouillard et, devant, la tache lumineuse du canot à bord duquel Ming avait pris place grossissait rapidement.

Ballantine rappela son compagnon à plus de modération.

— Doucement, commandant, si vous vous rapprochez trop, vous allez nous faire repérer...

Morane s'empessa de rassurer son compagnon.

— Aucune crainte, Bill. Le bruit de leur propre moteur couvre celui du nôtre et, avec ce brouillard, ils ne peuvent nous apercevoir, puisque j'ai pris le soin de ne pas allumer notre feu de position.

Cela pouvait se révéler dangereux, dans la brume. Heureusement, à cette heure tardive, le trafic du port s'était quelque peu ralenti et les risques de collision en avaient diminué d'autant.

Pendant un moment, Morane et Ballantine avaient craint de perdre de vue l'embarcation de Ming, ou de la confondre avec une autre croisant dans les parages. Mais, justement, en raison du trafic réduit, cette éventualité s'était révélée extrêmement mince.

Ming semblait vouloir gagner l'autre rive de la Tamise. Il n'en était rien pourtant car, au milieu du courant, Bill lança un avertissement.

— Attention, commandant... Ils ont stoppé...

Les feux de position de l'autre canot s'étaient en effet immobilisés. À son tour, Bob stoppa son moteur.

— Continuons à la rame, dit-il.

Saisissant les avirons de secours, les deux amis se mirent à nager silencieusement. Bientôt, une masse sombre, allongée, se découpa au ras de l'eau. Le canot de Ming y était amarré et

Morane et Bill reconnurent une sorte de grande barge semblable à celles servant au transport sur les fleuves.

— On s'approche ? interrogea Bill, très bas, car il savait que, sur l'eau, les sons portent fort loin.

— On s'approche, murmura Morane en écho.

De la barge, des bruits de voix leur parvenaient, mais le brouillard les étouffait un peu, et ils ne pouvaient comprendre ce qui se disait.

Ils s'étaient remis à ramer, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à dix mètres environ de la barge. Là, ils s'arrêtèrent, laissant le canot courir sur son erre.

Les feux de position étaient demeurés allumés à bord du canot ayant amené l'Ombre Jaune et ses complices, et Morane et Ballantine purent se rendre compte que ces derniers étaient passés sur la barge.

— On va jeter un coup d'œil ? interrogea Ballantine. Souvent, lorsque chez Morane la prudence entrait en concurrence avec la curiosité, celle-ci l'emportait. Il en fut encore de même cette fois.

— On y va, souffla le Français.

Il leur suffit d'un puissant coup d'avirons pour que leur canot se rapprochât du flanc de la barge. Bill amortit le choc avec les mains et, avisant un filin qui pendait, il amarra l'embarcation. Dans l'ombre de l'énorme coque, elle devrait passer inaperçue.

Un rétablissement à la force des poignets leur suffit pour se trouver à plat ventre sur le pont de la barge.

Durant quelques instants, ils demeurèrent ainsi, tous les sens aux aguets de la moindre présence humaine. À part les clapotis de l'eau contre la coque, aucun son ne leur parvenait, et il semblait vraiment qu'il n'y eût personne à bord. Pourtant, il n'en était rien, les deux amis le savaient.

— Je n'aime pas beaucoup ce silence, murmura Bill.

— Moi pas davantage, fit Morane sur le même ton, mais nous ne pouvions espérer un comité d'accueil avec de jolies petites filles aux joues roses pour nous offrir des fleurs. Soyons heureux de ne pas avoir chacun déjà un poignard planté entre les deux épaules.

Ces quelques secondes leur avait permis d'étudier les lieux. Morane désigna, à l'avant, une écoutille qui leur permettrait de gagner l'intérieur de la barge.

— Dirigeons-nous de ce côté, souffla Bob. C'est par-là, à mon avis, que nous avons le plus de chances de ne pas faire de mauvaise rencontre.

Ils rampèrent vers l'écoutille, aussi silencieux que s'ils avaient été des ombres et, quand ils l'eurent atteinte, ils plongèrent leurs regards à l'intérieur. Tout ce qu'ils aperçurent, ce fut une longue coursive, chichement éclairée et de chaque côté de laquelle se découpaient une demi-douzaine de portes, sans doute des cabines. On avait l'impression que cette barge avait été complètement reconditionnée, changée en bateau de plaisance, ou presque.

Naturellement, les deux amis auraient pu visiter ces cabines une à une, mais tout ce que cela leur aurait rapporté sans doute, c'eût été de rencontrer l'Ombre Jaune. Ce qu'ils voulaient, c'était percer le vrai secret de cette mystérieuse barcasse, pour le révéler à Sir Archibald.

Précautionneusement, ils se mirent à descendre les marches, pour accéder au couloir inférieur. Ils ne s'y attardèrent pas car, sous ce premier escalier, un second s'amorçait, menant assurément à la cale.

— Allons jeter un coup d'œil en bas, décida Bob. Si nous n'y trouvons rien, nous filerons sans demander notre reste...

Quand ils eurent descendu ce second escalier, ils accédèrent à un étroit vestibule barré par une porte fermée à l'aide d'un lourd cadenas. Cette circonstance intrigua aussitôt Morane et Bill, car cela signifiait qu'il y avait quelque chose à cacher derrière cette porte.

Du menton, Morane désigna le cadenas à Bill.

— Tu pourrais en venir à bout ?

Le colosse s'approcha de la porte, noua ses énormes mains autour du cadenas et tourna en forçant. Il y eut une dizaine de secondes d'attente, troublées seulement par un long ahanement de l'Écossais, puis un claquement sec. Ses attaches arrachées, le cadenas était demeuré entre les mains de Bill.

Aussitôt, Morane poussa la porte, et un étrange spectacle s'offrit à leurs yeux. Ils se trouvaient sur le seuil d'une vaste cabine, occupant toute la largeur de la barge et éclairée par quatre veilleuses accrochées dans les encoignures. Sur le sol, une cinquantaine d'hommes étaient allongés sur des grabats, en deux rangées. Tous des Asiatiques hâves, misérables et vêtus uniformément de noir.

— Les guerriers de l'Ombre Jaune, murmura Bob.

Ils ne paraissaient pas dormir, car ils avaient tous les yeux grands ouverts et fixes, et aucun d'eux ne semblait s'être aperçu de l'intrusion de Morane et de son compagnon.

— Ils doivent être drogués, supposa Bill.

— Ou sous une quelconque influence hypnotique, dit à son tour Morane. N'oublie pas qu'ils portent de petits appareils émetteurs-récepteurs transistorisés grâce auxquels Ming peut sans doute les commander à distance. Ainsi, il lui est possible de les réduire à cet état comateux...

Comme fascinés eux-mêmes, ils s'étaient avancés entre la double file de « guerriers ». Sur leur passage, aucun d'eux ne bougeait. Les yeux demeuraient fixes, sans regards...

Oui, les yeux des « guerriers » demeuraient fixes mais, pourtant, Morane devait avoir tout à coup l'impression d'être épié. Instinctivement, il se tourna vers la porte, distingua plusieurs silhouettes, et il eut juste le temps de se baisser pour éviter le poignard lancé qui, manquant sa gorge, alla se planter en vibrant dans la cloison.

En un même mouvement réflexe, Morane et Bill s'étaient jetés à plat ventre car, dans les silhouettes, ils avaient reconnu celles de dacoïts.

Automatiquement, tous deux avaient tiré leurs armes, pour ouvrir le feu en direction de la porte. Aussitôt, les dacoïts avaient disparu.

D'un Bond, Bob se redressa, en criant :

— Fonçons !... C'est notre seule chance de nous en sortir...

Ils filèrent vers la porte, dans l'intention de se frayer un passage jusqu'au canot à coups de revolver. Mais, au moment où ils allaient l'atteindre, cette porte se referma, et ils eurent

beau s'acharner sur le battant à coups d'épaule, il n'en fut même pas ébranlé.

— On l'a bloqué de l'extérieur, dit Bill.

— Aucun doute là-dessus, approuva Morane. Nous sommes bouclés ici, car je ne vois pas d'autre issue... Une fois encore, nous avons eu tort de ruser avec l'Ombre Jaune...

Un ronronnement puissant fit soudain vibrer la barge dans toutes ses membrures.

— On se met en marche, fit Ballantine. Cette fois, nous sommes tout à fait dans le pétrin.

De son côté, Morane réfléchissait. Il ne voyait pas très bien le moyen de s'en sortir, il devait l'avouer. S'ils avaient pu atteindre le pont, ils se seraient jetés à la nage, mais il y avait cette porte et, derrière, Ming et ses acolytes.

Tout à coup, issue sans doute de quelque diffuseur bien dissimulé, la voix de l'Ombre Jaune se fit entendre.

— La nuit dernière, commandant Morane, je vous avais laissé certaines possibilités de vous en tirer, et je dois reconnaître que vous en avez profité au maximum... Et voilà qu'au lieu de vous tenir tranquille, vous venez vous rejeter dans mes filets, et monsieur Ballantine avec vous... Voilà ce qui s'appelle faire une pêche miraculeuse...

— Vous avez tort, Monsieur Ming, de vous lécher les babines avant que les poissons ne soient dans la poêle à frire, cria Bill. De toute façon, nous nous arrangerons pour vous mettre des arêtes au travers de la gorge...

L'Ombre Jaune entendit-elle cette menace, grâce à quelque micro installé dans le dortoir des « guerriers » ? Sans doute, car elle déclara à nouveau :

— Ne pensez pas pouvoir vous en sortir par des sarcasmes, ou gagner du temps... Je pourrais vous laisser moisir où vous êtes jusqu'à ce que la faim et la soif vous rendent à ma merci, mais je veux vous prouver que je possède d'autres moyens de vous réduire à l'impuissance...

Le Mongol venait à peine de prononcer ces mots que la lumière s'éteignit, laissant Bob et Bill dans les ténèbres.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Ballantine.

— Sans doute pensent-ils pouvoir arriver plus facilement jusqu'à nous dans le noir, fit Morane.

Élevant la voix au maximum, il cria pour être entendu de l'Ombre Jaune :

— Dès que la porte s'ouvrira, nous tirerons dans le tas... Il y aura des morts... Je sais que vous vous en moquez, mais vous serez peut-être parmi eux...

— Et le duplicateur, vous l'oubliez ? fit la voix de Ming.

— Je ne l'oublie pas, mais votre mort momentanée compromettra sans doute vos plans actuels. Où vous rematérialiserez-vous, Ming ?... Au Tibet ?... À la Terre de Feu ?... Au pôle Sud ?... C'est loin le Tibet !... C'est loin la Terre de Feu !... C'est loin le pôle Sud !...

— Ne craignez rien, commandant Morane, dit encore la voix du Mongol, je m'arrangerai pour que rien ne vienne bouleverser mes plans... Il me suffit de donner un ordre et...

Le Mongol s'interrompit, puis reprit :

— Cet ordre, je le donne...

À nouveau, ce fut le silence. Quelques secondes s'écoulèrent, puis Morane entendit quelqu'un bouger auprès de lui. Il crut tout d'abord que c'était Bill, mais il se détrompa bientôt : d'autres bruits semblables résonnaient un peu partout dans la cabine.

— Tu as ta lampe, Bill ? interrogea-t-il. J'ai laissé la mienne à Lingli...

— Une seconde, commandant, fut la réponse de l'Écossais. Elle est là, dans ma poche intérieure...

Mais Ballantine n'eut pas le temps de saisir cette lampe. Ni lui ni Bob n'eurent même le loisir de se défendre. Une masse humaine déferla sur eux de partout, les submergea...

« Les guerriers ! pensa Morane en se débattant avec désespoir. Ming leur a commandé de nous assaillir ! »

Il fut immobilisé, cloué au plancher par d'innombrables mains. Des genoux pesèrent douloureusement sur ses bras, des corps croulèrent sur ses jambes. Écrasé lui aussi par la masse humaine, Ballantine avait également cessé de se défendre. Quand leurs jambes furent entravées, ils perdirent tout espoir de se relever.

Quelques nouvelles secondes s'écoulèrent, puis la lumière revint et les deux amis se virent entourés de « guerriers », dont les masques inexpressifs se penchaient sur eux, sans haine ni colère. Et, encore une fois, en dépit du tragique de l'instant, Bob Morane ne put s'empêcher de songer que, s'ils étaient des hommes, ils ne possédaient cependant plus rien d'humain.

La porte s'était ouverte et, suivi de plusieurs dacoïts, Monsieur Ming pénétra dans la cabine. Il se planta devant Morane et Ballantine, les fixant de ses terribles yeux couleur d'ambre. Puis il sourit, découvrant des dents de bête carnassière.

— Cette fois, mes « guerriers » ont triomphé de vous, messieurs, dit-il simplement.

Il se pencha vers Morane, et celui-ci vit qu'il brandissait une seringue à injection hypodermique.

10

Ce fut Bill Ballantine qui, le premier, ouvrit les yeux. Ce qu'il se demanda tout d'abord, ce ne fut pas où il se trouvait, mais combien de temps il avait dormi. Il lui semblait avoir été plongé dans le sommeil durant des jours, tellement il se sentait faible, comme s'il n'avait plus mangé depuis très longtemps. Il fit jouer ses muscles et se rendit compte avec plaisir qu'il serait encore capable d'affronter n'importe quel boxeur poids lourd sans courir le risque de se voir jeté hors du ring.

Réconforté par cette constatation, il songea seulement alors à s'inquiéter de l'endroit où il se trouvait. Il promena ses regards autour de lui et, la première chose qu'il aperçut fut Morane, étendu comme lui sur une couchette. Bien qu'encore entièrement inconscient, les yeux fermés, le Français bougeait de temps à autre la main, ou dodelinait de la tête ; parfois, il poussait un gémissement, et Bill conclut, avec toute la logique de La Palice, que son ami n'était pas mort.

Un balancement régulier apprit encore à Ballantine que Bob et lui se trouvaient sur un bateau, comme le prouvaient les deux hublots qui, tels de grands yeux fixes, s'ouvraient dans une des parois de la cabine où ils étaient enfermés. Dans ces hublots c'était tantôt, au rythme du roulis, le ciel que l'on apercevait, tantôt la mer, ce qui signifiait qu'on était au large.

Bob Morane poussa un gémissement plus sonore que les autres et ouvrit les yeux. Pendant quelques instants, il regarda autour de lui avec étonnement, puis il aperçut Bill.

— Où sommes-nous ? interrogea-t-il d'une voix rauque.

— Sur un bateau, commandant...

— Un bateau ?... Que diable faisons-nous sur un bateau, Bill ?

La mémoire était complètement revenue à Ballantine.

— Souvenez-vous, dit-il. La Maison des Félicités, la jolie Lingli, notre promenade en canot, la barge où nous sommes

allés nous fourrer comme de gros bêtes de frelons dans un nid d'abeilles, les « guerriers » de l'Ombre Jaune qui nous sont tombés dessus dans le noir...

— ...Et la piqûre que Ming nous a faite, compléta Morane, qui se souvenait lui aussi.

Péniblement, il souleva le bras gauche pour consulter le datomètre de sa montre-bracelet.

— Le 20 ! s'exclama-t-il. C'est dans la nuit du 16 au 17 que nous nous sommes rendus à la Maison des Félicités... Cela fait donc trois jours et trois nuits que nous dormons... Pas à dire, Monsieur Ming nous a gratifiés d'une solide dose de somnifère...

— Où croyez-vous que nous nous trouvions, commandant ?... Toujours à bord de la barge ?

Morane jeta un regard en direction des hublots.

— Je ne pense pas, fit-il. Une barge n'a pas de hublots, du moins de cette taille. En outre, nous sommes en pleine mer, avec une jolie houle en plus et, à l'ampleur du roulis, je juge que nous nous trouvons sur un vaisseau de haut bord... Un cargo sans doute...

— Le *Kagira Maru* peut-être...

À son tour, Bob se souvint d'avoir entendu ce nom dans la Maison des Félicités. Ming ne devait-il pas en effet s'embarquer à bord d'un bâtiment s'appelant ainsi ?

— C'est cela, Bill... À bord du *Kagira Maru*... Pourquoi pas ?... Et, sans vouloir me faire passer pour sorcier, je puis même assurer que nous voguons vers cette mystérieuse île Danen dont nous avons également entendu parler... Je...

D'un geste de la main, Ballantine imposa silence à son compagnon.

— J'ai l'impression que nous avons de la visite, murmura-t-il.

Des pas retentissaient dans le couloir, puis la porte s'ouvrit et trois hommes pénétrèrent dans la cabine. Deux d'entre eux – un Européen et un Asiatique – braquaient des revolvers. Le troisième n'était autre que l'Ombre Jaune.

Le Mongol portait sa fameuse redingote noire de clergyman, tout comme lorsque, quelques jours plus tôt, Bob avait été mis

en sa présence dans les sous-sols fantômes des entrepôts Jéroboam, Jéroboam et Sike. Mais, cette fois, il était bien de chair et d'os. Il s'arrêta à mi-distance entre la porte et les couchettes et, les bras croisés, observa Morane et Bill de ses yeux de tigre.

— Vous voilà réveillés, dit-il de cette voix n'appartenant qu'à lui et qui, en dépit de sa douceur, retentissait telle une menace.

— À vrai dire, fit Bob avec une feinte insouciance, Bill et moi n'avons jamais si bien dormi... C'est gentil, Monsieur Ming, de vous être ainsi préoccupé de notre repos, et aussi de nous avoir invités pour cette petite croisière... Pour tout vous avouer, je ne croyais pas qu'un cargo comme le *Kagira Maru* pouvait offrir autant de confort...

Ming possédait un sang-froid à toute épreuve. Au nom de *Kagira Maru*, il ne tressaillit même pas, se contentant de sourire, pour dire, en s'inclinant légèrement :

— Décidément, vous en savez des choses, commandant Morane...

— Je sais également où nous nous rendons, appuya Bob. À l'île Danen...

Une seconde fois, l'Ombre Jaune s'inclina en souriant.

— De mieux en mieux... Et peut-être pourriez-vous me dire où se trouve cette île Danen...

Bob, qui n'en savait rien, cligna de l'œil.

— Permettez que je garde quelques petits secrets pour la bonne bouche...

— Oui, surenchérit Bill, on vous dirait où se trouve l'île Danen, et puis vous finiriez par nous faire vous dévoiler votre avenir sans bourse délier... Les voyantes extralucides, ça se paie...

— Je connais mon avenir, assura Ming avec une confiance sereine.

— Cela m'étonnerait, se moqua Ballantine. Comment pourriez-vous connaître votre avenir alors que vous ignorez même où se trouve l'île Danen. C'est pourtant écrit en toutes lettres dans les manuels de géographie d'école primaire...

— Je sais où se trouve l'île Danen, dit encore l'Ombre Jaune.

— Dans ce cas, pourquoi nous le demandez-vous ? fit Bob.

Les deux amis espéraient que Ming allait leur apprendre ce qu'ils ignoraient, mais leur adversaire était trop intelligent pour se laisser prendre à un piège aussi grossier. Morane continua donc :

— Votre ignorance m'étonne, Monsieur Ming... Il me faut vous dire d'ailleurs que, depuis quelque temps, vous baissez singulièrement...

Du menton, Bob désigna les deux gardes du corps armés de revolvers, et il poursuivit :

— Jadis, vous n'auriez jamais usé d'engins aussi vulgaires que des armes à feu...

— C'est possible, reconnut Ming, mais j'ai appris que, depuis longtemps, vous ne craignez plus le poignard de mes dacoïts ni le *rhumal*⁴ de mes thugs... Alors, je suis bien forcé de me... euh !... moderniser...

— Rien à faire, dit Morane en secouant la tête, je continue à affirmer que vous baissez... Vous n'auriez jamais employé non plus un Européen. Manqueriez-vous à ce point de personnel ?...

— Je ne manque pas de personnel, au contraire. La présence de votre frère de race – et de bien d'autres – à mes côtés prouve que le Shin Than fait tache d'huile et recrute à présent ses adhérents dans les cinq parties du monde... Pour un voyant extralucide, commandant Morane, vous connaissez bien peu de choses... La preuve, c'est que vous ignorez tout du sort que je vous réserve, à votre ami et à vous.

— Ce n'est pas difficile à deviner, intervint Bill en éclatant de rire, vous voulez nous faire découper en huit dans le sens de la longueur, ou quelque chose dans le genre...

— Vous n'y êtes pas du tout, fit l'Ombre Jaune en secouant la tête. Je ne vous tuerai pas... du moins pas définitivement... Vous avez vu mes « guerriers » ? Dans quelques années vous deviendrez comme eux, et vous serez mes esclaves dociles... Pensez à cela, messieurs... Pensez à cela...

Faisant un signe à ses gardes du corps, l'Ombre Jaune quitta la cabine, dont la porte se referma sur lui.

⁴ Nom du foulard à nœud coulant dont se servent les Thugs pour étrangler leurs victimes.

Après le départ de leur ennemi, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés de longues minutes silencieux. Finalement, Bill poussa un soupir à attendre un caïman.

— Tout ce dont on peut être certains, dit-il, c'est que Ming n'est pas décidé à nous tuer tout de suite...

— Ou, du moins, « définitivement », comme il l'a dit lui-même, corrigea Morane. De toute façon, le sort qu'il nous réserve doit être pire que la mort...

Les deux amis se turent. Ils se souvenaient des paroles de l'Ombre Jaune : « Vous avez vu mes « guerriers » ? Dans quelques années vous deviendrez comme eux, et vous serez mes esclaves dociles... » En même temps, ils revoyaient ces malheureux parqués dans les cales de la barge, comme du bétail. Ils se souvenaient de la façon dont ils s'étaient fait tuer au cours de leur assaut aveugle chez Sir Archibald. Ils agissaient comme des robots télécommandés par Monsieur Ming. Des hommes télécommandés, pouvait-on imaginer quelque chose de plus horrible ? Et c'était à ce destin que l'Ombre Jaune les promettait, à plus ou moins brève échéance.

— Il faut faire quelque chose, jeta Bill. Faire quelque chose...

— Bien sûr, mais quoi ? demanda Morane.

— Quitter ce bateau, pour commencer...

— Facile à dire, mon vieux... En admettant que nous réussissions à sortir de cette cabine – ce dont je doute, car elle doit être sérieusement gardée – et que nous atteignions le pont, tout ce qui nous resterait à faire, ce serait de nous jeter à la flotte. Alors, de deux choses l'une : ou bien Ming ferait mettre un canot à la mer et nous rattraperait, ou bien il ne nous rattraperait pas et...

— ...Et nous serions recueillis par un bateau et le tour serait joué...

— Ce que tu dis, Bill, est évidemment possible, reconnut Morane. Mais il y a une troisième solution... Nous pourrions nager pendant des heures et des heures sans même apercevoir un canoë, et finir par boire la grande tasse. Toi qui ne peux avaler une goutte d'eau douce sans whisky, de l'eau de mer tu te rends compte...

— En effet, ce serait horrible, fit Ballantine qui, soudain, semblait avoir atteint le fond du désespoir...

Soudain, son large visage s'éclaira.

— Et si nous prévenions Sir Archibald ? On lui dirait que nous sommes en route pour l'île Danen. Il n'aurait aucune peine à repérer l'endroit et il viendrait nous tirer de là...

— Je ne doute pas de l'intervention rapide et efficace de Sir Archibald, mon vieux Bill. Le tout est de savoir comment nous pourrions lui faire parvenir un message. Pas question, tu t'en doutes, de compter sur la collaboration du marconiste local...

— Non bien sûr, dit Bill, dont les traits se renfrognèrent à nouveau...

Pourtant, comme il connaissait ses classiques, il ne put s'empêcher de proposer :

— Et si nous jetions une bouteille à la mer ?

— Ce serait une solution, évidemment... à condition que Sir Archibald vive assez longtemps pour recevoir notre message... Je suppose que s'il parvenait à ses arrière-petits-enfants, il serait trop tard... Pourquoi ne pas proposer l'emploi du télégraphe de la brousse, tant que tu y es ?

Bill Ballantine eut un geste d'impuissance.

— Vous avez raison, commandant, fit-il, je suis aussi bête qu'un menhir...

Et, soudain, il se mit à se frapper le crâne du poing, ce qui produisit à peu près le son d'un tambour.

— Mais alors, éclata le géant, que pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous faire ?

Morane ne répondit pas. Tout ce qu'ils pouvaient faire, pour le moment du moins, c'était attendre le bon vouloir de Monsieur Ming ou de Dame la Chance, si elle naviguait dans les parages...

11

Le voyage devait durer plusieurs jours encore. À heures régulières, on venait apporter les repas aux prisonniers, mais à cela se bornaient les visites ; Monsieur Ming n'était pas reparu.

Au fur et à mesure que le bateau continuait sa route, la mer devenait plus grise, le ciel plus bas. La température baissait aussi. Ensuite, il y eut les premiers glaçons flottants, et l'on vécut sans cesse dans une demi-nuit, ce qui indiquait nettement que l'on remontait vers le nord. Bien entendu, Morane et Bill auraient pu arriver à la même constatation en étudiant les étoiles à travers les hublots, mais ces étoiles demeuraient obstinément cachées sous d'épais matelas de nuages.

Un matin, les glaçons se firent plus nombreux, à tel point que, par endroits, le *Kagira Maru* devait les écarter de son étrave. Ils glissaient alors le long des flancs de tôle avec un bruit de métal froissé.

— Nous devons avoir franchi depuis longtemps le cercle arctique, constata Morane.

La remontée vers le nord se poursuivit durant deux nouveaux jours, dans un silence de fin du monde troublé seulement par le frottement des glaçons sur la coque et, de temps à autre, par le vrombissement d'un avion passant haut dans le ciel — sans doute l'un ou l'autre appareil de ligne transpolaire. Les glaçons flottants étaient à peine plus nombreux et, quand ils avaient tendance à se souder en *pack*, le *Kagira Maru* se révélait un excellent brise-glace.

Pendant des heures, le cargo devait bientôt longer, à quelques milles à peine, des terres aux falaises alternées de rocs et de glace.

— Croyez-vous que ce soit le Groenland, commandant ? avait demandé Ballantine.

— Je ne crois pas, répondit Morane. Ces terres sont à notre droite. S'il s'agissait du Groenland, elles seraient forcément à

gauche et, comme notre cabine se trouve à tribord, nous ne pourrions les apercevoir. Bien entendu, on pourrait avoir traversé l'Atlantique Nord et s'être glissés dans le détroit de Davis et la mer de Baffin. Pourtant, je ne le crois pas... Sans en être certain, j'ai plutôt l'impression que nous avons atteint le Spitzberg... Nous ne sommes plus bien loin du pôle et, si nous continuons de cette façon, nous ne tarderons pas à atteindre la mer gelée. Alors nous serons bloqués.

Mais, deux heures plus tard à peine, le *Kagira Maru* mit résolument le cap vers l'est, longeant une falaise qui s'incurvait jusqu'à former une baie profonde de l'autre côté de laquelle, prolongeant un cap, se détachaient deux petites îles rocheuses recouvertes de glaciers. Le cargo jeta l'ancre à quelques encablures de l'une d'elles.

Quand les manœuvres furent terminées, des gardes armés de mitraillettes pénétrèrent dans la cabine et ordonnèrent aux captifs de les suivre sur le pont. Après avoir passé les vêtements chauds dont on les avait munis, Bob et Bill gagnèrent le pont, où Monsieur Ming les attendait. Malgré le froid intense, le Mongol ne portait que la redingote de clergyman, tandis que son crâne rasé demeurait nu. Cet homme semblait réellement être de fer.

L'Ombre Jaune accueillit ses prisonniers avec l'aisance – la cordialité presque – d'un maître de maison faisant les honneurs de son domaine à des invités. De sa main postiche, il désigna la petite terre en face de laquelle le cargo était ancré, et il dit simplement :

— Voilà cette île Danen qui semblait tant vous intriguer...

— Elle se trouve à l'extrême nord du Spitzberg, n'est-ce pas ? interrogea Morane.

Ming acquiesça.

— Vous avez vu juste, commandant Morane. Nous sommes ici à l'extrême pointe du Spitzberg-Ouest... Comme vous le savez, ces terres, bien que possession norvégienne, sont inhabitées, à part quelques petites installations, plus au sud. Elles constituaient donc un endroit rêvé, et pas trop éloigné des grands centres européens, pour y dissimuler un de mes repaires, à la fois laboratoire secret et base de départ d'opérations... Mais vous allez pouvoir juger vous-mêmes...

Des canots avaient été mis à la mer et, quelques minutes plus tard, avec à leurs bords Morane, Ballantine, Ming et une escouade de gardes composés en partie de dacoïts, de quelques Européens et de « guerriers », ils filaient vers l'île.

On devait prendre pied sur un petit promontoire rocheux aménagé en wharf et dominé par de hautes murailles de glace aux parois tourmentées. Ming mena aussitôt ses prisonniers jusqu'à une anfractuosité où une porte circulaire parfaitement camouflée fut ouverte sur un tube métallique, d'un diamètre de deux mètres environ, s'enfonçant dans le glacier et formant couloir.

La petite troupe suivit ce couloir sur une distance de cent mètres, pour déboucher, le glacier franchi, dans un nouveau couloir, naturel celui-là, creusé dans le roc. Il conduisait à une rotonde, œuvre de la nature elle aussi, mais qui avait été aménagée assez récemment. Plusieurs portes se découpaient dans la paroi rocheuse. Le Mongol ouvrit l'une d'elles avec une clef d'une forme spéciale, qu'il tira de sa poche, et il introduisit ses prisonniers dans un énorme laboratoire-bureau à la voûte basse, mais où le savant à la science universelle qu'était Ming trouvait à satisfaire tous ses besoins, depuis la table d'opération jusqu'à la bibliothèque résumant toutes les connaissances humaines, en passant par les instruments chirurgicaux les plus perfectionnés et le matériel expérimental de physique et de chimie. Sur un grand tableau noir s'épalaient des équations et formules que seuls, peut-être, un Einstein ou un Planck auraient pu comprendre.

D'un geste, l'Ombre Jaune avait embrassé l'étendue de la salle.

— Voilà un de mes lieux de travail, expliqua-t-il. C'est ici que j'œuvre à une découverte qui, non seulement révolutionnera la biologie et la médecine mais qui, bientôt, me permettra de devenir le maître du monde en me fournissant à satiété le matériel humain dont j'ai besoin à cette fin...

Visiblement, trop habitué à l'isolement parmi des êtres qui lui étaient inférieurs et qui tous, plus ou moins, n'étaient rien d'autre que ses créatures, Ming-le-potentat, Ming-le-tout-

puissant, Ming-l'invincible éprouvait le besoin de se confier à ces deux hommes qu'il estimait parce que, seuls, à force de courage, ils avaient réussi à le tenir en échec et, ainsi, à se révéler ses égaux.

— Comme, désormais, étant en mon pouvoir, vous ne pourrez plus me nuire, continuait le Mongol, je vais vous révéler la nature de mes recherches, si je puis appeler ainsi des travaux qui, depuis longtemps déjà, ont dépassé le stade purement expérimental... Mais, avant tout, je dois vous montrer quelque chose... Vous comprendrez mieux par la suite...

Il se dirigea vers une porte s'ouvrant au fond du laboratoire et commanda :

— Suivez-moi...

Flanqués des deux gardes armés de mitraillettes, Morane et Bill Ballantine obéirent, tandis que Ming ouvrait la porte. Alors, sous leurs yeux se déroula le spectacle le plus merveilleux et le plus repoussant à la fois qu'il fût possible d'imaginer. La porte donnait accès aux profondeurs d'un glacier à travers lequel d'étroits couloirs en angles droits avaient été tracés. Une lumière froide, verdâtre, semblant issue de l'intérieur même de la masse glacière, éclairait l'ensemble. Mais ce qui stupéfia surtout Bob Morane et Bill Ballantine, ce fut que, partout, dans cette masse glacière, des corps humains étaient emprisonnés.

La glace, d'une transparence extrême, donnait l'impression d'une gigantesque prison de cristal coulé autour des corps qui, bien que séparés nettement l'un de l'autre, faisaient inmanquablement songer à des bouteilles de vin couchées l'une sur l'autre dans leurs caveaux. Tous ces corps étaient ceux d'Asiatiques, pour la plupart des Chinois, et beaucoup, par leurs vêtements, qui avaient été conservés, pouvaient être datés avec plus ou moins de précision. Il y avait là des mandarins vêtus à l'ancienne mode, de robes de soie brodée, et portant moustaches tombantes et natte ; des lettrés aux longues tuniques noires ; des marchands aux habits de couleurs vives. Toutes les hautes castes de la Vieille Chine semblait être réunies là, par centaines d'exemplaires, en un grandiose et macabre échantillonnage ; des coolies vêtus de pauvre toile. Par endroits, une coupe dans la glace indiquait qu'un corps avait été extrait

de la masse de ses semblables. En dépit de ce que cette idée pouvait avoir d'intolérable, on ne pouvait s'empêcher de songer à une carrière en exploitation.

Du geste, Ming avait désigné les corps emprisonnés dans la glace.

— Il n'y a que peu de temps, dit-il, les « guerriers » auxquels vous avez eu affaire reposaient ici, dans une prison d'eau gelée...

— Des morts que vous avez ressuscités ? interrogea Morane avec une expression de dégoût.

L'Ombre Jaune secoua la tête.

— Non, commandant Morane, pas des morts... Des vivants en sursis, tout simplement... Mais regagnons mon laboratoire. Je vous dois des explications puisque, bientôt, vos deux corps inanimés viendront prendre place ici, soudés dans la glace, dans un état intermédiaire entre l'état de vie et l'état de mort.

12

— Voyez-vous, messieurs, commença l'Ombre Jaune, les savants de l'ancienne Chine s'étaient depuis longtemps penchés sur le problème de la conservation des corps par congélation. Grâce à leurs recherches au cours de siècles où l'Occident stagnait encore en pleine barbarie, ils mirent au point une technique qui permettait, en les emprisonnant dans la glace, de suspendre la vie des malades incurables et de stopper en même temps les progrès de leur mal. Cette suspension des échanges biologiques pouvait ainsi se prolonger durant des siècles, jusqu'à ce que de nouvelles connaissances médicales permissent de guérir la maladie, soit par une thérapeutique appropriée et inconnue à l'époque où le patient avait été mis en hibernation, soit grâce à de nouvelles techniques chirurgicales.

« Le grand danger du procédé était qu'à la température très basse à laquelle les corps devaient être soumis, des cristaux de glace ne se forment dans le liquide entre les cellules et n'endommagent gravement celles-ci. Il apparut toutefois rapidement que, si la congélation se faisait progressivement, un tel risque pouvait être en partie écarté. En outre, des injections de glycérine empêchaient la formation des cristaux qui, remplacés par une substance feutrée, ne pouvaient plus blesser les cellules.

« Cette technique mise au point, on commença, voilà des siècles déjà, à l'appliquer sur de riches mandarins atteints de maladies incurables, comme le cancer, et qui voulaient assurer leur survie jusqu'à une époque où leur affection pourrait être vaincue. Par la suite le procédé fut appliqué dans un but politique. Les empereurs mongols y virent la possibilité d'emmagasiner à peu de frais de prodigieuses réserves d'hommes qui, plus tard, quand le moment serait venu, pourraient être ressuscités et lancés à la conquête du monde pour y assurer l'hégémonie de l'Empire du Milieu. C'était se

constituer une armée de guerriers qui, complètement détachés de leur temps, pourraient être aisément subjugués, réduits presque à l'état de robots.

« Aussitôt, le stockage commença. Des razzias eurent lieu dans les plus lointaines provinces et, de bonne volonté ou non, des centaines de milliers d'hommes, frappés de maladies incurables à l'époque, furent mis en état d'hibernation et entreposés, en de véritables gisements de chair, dans les glaces du pôle Nord où il était aisé aux jonques chinoises de se rendre en passant par l'actuelle mer de Behring. Ainsi, la vieille Chine se constituait une puissante armée d'ombres.

« Mais les empereurs mongols avaient compté sans les guerres, les révolutions et, aussi, sans la précarité de l'existence humaine. Peu d'hommes étaient au courant de l'Opération du Merveilleux Mammouth – on l'avait appelée ainsi en souvenir des corps de ces pachydermes trouvés intacts dans les glaces sibériennes. Un complot découvert fit périr la majorité des initiés ; les autres emportèrent leur secret dans la tombe. Ensuite, les empereurs mongols furent balayés, et le temps effaça jusqu'au souvenir du redoutable potentiel guerrier enfoui dans les glaces.

« Beaucoup plus tard, dans un monastère des monts Chingan, aux frontières ouest de la Mandchourie, je devais découvrir des documents anciens qui me permirent de retrouver les gisements humains du pôle. Tout de suite, j'entrevis les possibilités qu'une telle découverte offrait au Shin Than. Ce que les empereurs mongols n'avaient pu réaliser, je le réaliserais...

« Évidemment, il ne pouvait être question de travailler, du moins pour l'instant, dans les glaces du pôle. Il me fallait trouver un endroit à la fois suffisamment abrité et froid. Abrité pour que je puisse y mener à l'aise mes recherches ; froid pour que les corps puissent y demeurer naturellement en hibernation.

« Depuis un certain temps déjà, je possédais ce repaire ici, sur l'île de Danen. Je décidai de le transformer en laboratoire, ce qui m'était possible, car vous savez que mes moyens financiers sont immenses. Quand les aménagements indispensables furent achevés, je fis venir du pôle, dans des

cargos faisant partie de ma flotte et équipés à cet effet, plusieurs milliers de corps enfermés dans des blocs de glace, soigneusement sciée, provenant du gisement originel. Ces blocs furent rassemblés ici, amalgamés au glacier, où vous avez pu les voir.

« Dès lors, une tâche ardue commença, pour mes collaborateurs et pour moi. Il nous fallait parachever l'œuvre commencée par mes ancêtres. Je dus mener la lutte à la fois sur le plan biologique et médical, d'un côté en réanimant les individus hibernés, de l'autre en les guérissant, par interventions chirurgicales, des maladies incurables dont ils souffraient durant leur existence antérieure.

« Nous eûmes bien des déboires, bien des déceptions, mais nous finîmes par « ressusciter » – si le terme n'est pas trop fort – une centaine d'individus qui constituèrent le premier élément d'une légion qui, demain, lancée sur le monde, l'épouvantera...

Tout s'éclairait maintenant pour Morane et Ballantine. Ils connaissaient désormais l'origine de ces « guerriers » qu'il leur avait fallu combattre. Tous étaient âgés de plusieurs siècles et formaient réellement une armée de l'Au-delà. Seul, le génie maléfique de Ming, relayant celui des anciens empereurs mongols, pouvait avoir enfanté d'un tel projet.

— C'est donc pour cela, fit remarquer Morane, que vos guerriers ne font pas usage d'armes à feu parce que, appartenant à une époque où elles n'existaient pas, ils sont incapables de s'en servir...

L'Ombre Jaune se carra dans son fauteuil et dit avec assurance :

— Ils apprendront, soyez-en certain. Par la suite même, quand leur armée sera constituée, je les doterai d'engins bien plus terribles encore... Les agressions de ces jours derniers n'étaient que des expériences. Je voulais savoir comment réagiraient mes guerriers quand je les télécommanderais. C'est pour cette raison que je provoquai les événements de San Francisco, d'Alaska et de Londres... Oh ! je ne puis pas dire que la tentative réussit pleinement, surtout à Londres, où vous

réussîtes à faire échec à la troupe lancée contre vous. Mais il faut reconnaître que vous constituez des adversaires exceptionnels.

— Il existera d'autres adversaires exceptionnels, comme vous dites, Monsieur Ming, glissa Ballantine, des adversaires qui tiendront en échec vos hordes de fantômes. Croyez-vous réellement que ces pauvres êtres falots, sans esprit d'initiative, perdus dans notre temps comme si réellement, ils étaient des morts sortis de leurs tombes, pourraient vaincre des armées modernes bien entraînées et équipées ?...

Le maître du Shin Than se redressa. Ses yeux couleur d'ambre brillèrent d'un éclat dur.

— Je doterai également mes soldats d'armes terribles, je viens de vous le dire. Des armes bien plus destructrices que vous ne pouvez l'imaginer... En outre, j'en ferai des Cyborgs⁵. Leurs nerfs seront remplacés par des fils d'acier inoxydable, leurs yeux et leurs oreilles seront des radars, leurs sens et leur système endocrinien seront réglés par des stimulateurs électroniques, leurs poumons remplacés par des convertisseurs chimiques et leurs cœurs transistorisés. Ils seront insensibles au froid, à la peur, à la douleur... Je vais vous faire hiberner tous deux et, dans deux ans, votre mémoire éteinte, devenus mes esclaves dociles, vous ferez partie des cadres de cette armée d'élite...

Tout en parlant, l'Ombre Jaune s'était animé, balayant l'air de sa main postiche. Visiblement, la crise de mégalomanie le guettait. Une fois de plus, Bob Morane et Bill Ballantine comprirent que cet être était fou, non d'une folie de vulgaire aliéné, mais de celle qui frappe les grands généraux, les dictateurs chez lesquels le sentiment de puissance annihile tout réflexe humain, tel que la pitié, la sociabilité. Projetés au bout d'eux-mêmes, ils sortaient de leur état d'hommes.

Les deux amis en étaient là de leurs pensées quand, au-dehors, il y eut soudain un bruit de fusillade. Presque aussitôt,

⁵ Individus artificiellement perfectionnés, mécanisés qui, dans quelques années pense-t-on formeront les équipages de surhommes destinés à la conquête de l'espace.

une voix, issue de l'interphone posé sur le bureau de Ming, lança sur un ton angoissé, en chinois :

— Un commando britannique, maître... Il a débarqué par surprise... Les soldats envahissent la base !...

Ming, pas plus que Bob et son compagnon d'ailleurs, ne semblaient comprendre. Le Mongol se dressa, en proie à une soudaine colère. Il foudroya ses prisonniers de tout l'éclat de ses yeux de fauve et lança entre ses dents serrées :

— C'est vous qui... ?

Il n'acheva pas. La fusillade retentissait maintenant dans la rotonde même, sur laquelle s'ouvrait le laboratoire. Ensuite, on entendit le choc sourd des projectiles de bazookas tirés presque à bout portant sur les portes.

Ces événements imprévus avaient détourné l'attention des deux gardes et Morane et Bill, bien que ne comprenant rien à ce qui se passait, jugèrent venu le moment d'agir. Avant que les gardes aient eu le temps de revenir de leur surprise, ils étaient désarmés, réduits à l'impuissance par quelques solides coups de poing. Ensuite, comme par enchantement, leurs armes passèrent aux mains des captifs.

13

À présent, les mitraillettes étaient braquées sur l'Ombre Jaune, debout derrière son bureau, la haine se lisant sur sa face olivâtre. Des frémissements convulsifs parcouraient la peau brillante de son crâne et ses yeux essayaient d'accrocher ceux de ses deux ennemis, mais ceux-ci évitaient de le regarder en face, car ils connaissaient la puissance hypnotique des prunelles d'ambre.

— Fini de rire, Monsieur Ming, gronda Ballantine avec une joie sauvage. Vous ne vous y attendiez peut-être pas, et nous pas davantage, mais la chance a tourné.

Bob Morane demeurait silencieux. Il connaissait suffisamment le Mongol pour savoir qu'avec lui les paroles étaient superflues, voire dangereuses, et qu'il valait mieux concentrer toute son attention sur ses gestes, pour prévenir la moindre trahison.

Pourtant, le Mongol demeurait immobile, comme résigné. Mais il ne fallait pas s'y tromper : à tout moment, sans que rien ne puisse le laisser prévoir, il pouvait se détendre et frapper.

Un projectile de bazooka atteignit la porte métallique du laboratoire et, à la place de la serrure, fondue par la température de la charge creuse, il n'y eut plus qu'un grand trou. Le battant s'ouvrit, pour livrer passage à plusieurs soldats britanniques portant l'uniforme des commandos. Derrière eux, on apercevait la silhouette de Sir Archibald Baywatter.

Ce fut cet instant que Ming choisit pour bondir, non pas pour tenter d'assaillir l'adversaire, mais pour fuir. Avec une souplesse toute féline, il traversa le laboratoire en quelques bonds et atteignit la porte donnant à l'intérieur du glacier. Ballantine l'ajusta de son arme, mais Bob l'empêcha d'ouvrir le feu.

— Non, Bill... Il nous le faut vivant...

Déjà, l'Ombre Jaune avait disparu. À leur tour, Morane et Ballantine, suivis par les soldats et Sir Archibald, s'enfoncèrent dans les couloirs aux murs de glace, à l'intérieur de laquelle, les morts en sursis semblaient attendre une réanimation maintenant bien improbable.

Ming courait droit devant lui, sans se retourner et ses poursuivants se lancèrent sur ses talons.

La poursuite ne dura pas longtemps. Là-bas, la galerie se terminait en cul-de-sac au fond duquel était fixé un grand tableau de commandes. Ming s'y adossa et, souriant, extraordinairement détendu, il attendit l'approche de ses adversaires. Ceux-ci s'arrêtèrent à quelques mètres du misérable, leurs armes braquées.

— Surtout, ne tirez pas, recommanda encore Morane. Je le veux vivant...

À ces paroles, le maître du Shin Than éclata de rire.

— Vivant, commandant Morane, vous voilà devenu bien présomptueux, il me semble... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !... Non seulement vous ne me prendrez pas vivant, mais ma mort ne servira à rien, vous le savez... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

Tout à coup, en un geste si rapide que l'œil ne put le saisir, il enfonça un bouton rouge, au centre du tableau.

Tout d'abord, rien ne se passa. Puis, Ming, qui continuait à rire, parut se recroqueviller, entouré soudain d'un halo rouge. Le rire s'éteignit et, en même temps, l'homme disparut dans un brusque flamboiement, aussitôt éteint. À l'endroit précis où, quelques fractions de seconde plus tôt se tenait l'Ombre Jaune, il n'y avait plus à présent qu'un peu de cendre impalpable.

— Il s'est détruit lui-même, dit Sir Archibald d'une voix sourde.

— Oui, fit Morane, sans doute à l'aide d'un rayon mortel voisin du laser. De toute façon, cette mort ne sert à rien, puisque à l'instant précis où nous parlons un autre Monsieur Ming, identiquement semblable à celui qui vient de se consumer sous nos yeux, est en train de se recréer dans un duplicateur de matière situé à des centaines, peut-être des milliers de kilomètres d'ici... Cette mort ne...

Le Français s'interrompit. Un sourd grondement montait du sol de glace recouvert d'un treillis d'acier.

Tout s'était mis à trembler violemment, comme sous l'action d'un séisme. La glace des parois se lézardait, libérant les corps qui s'y trouvaient emprisonnés et qui glissaient, flasques, avec des mouvements désordonnés de pantins.

— Fuyons ! hurla Morane. Sinon nous allons être ensevelis...

Tous se mirent à courir en direction du laboratoire, et ils y pénétraient à l'instant précis où, derrière eux, le glacier s'effondrait.

Pourtant, le tremblement n'avait pas pris fin, il se transmettait au laboratoire, jetant bas les livres de la bibliothèque, renversant meubles et instruments.

Dans la rotonde, une vingtaine de soldats britanniques couraient, affolés.

— Tous au bateau ! cria Sir Archibald Baywatter. Tous au bateau...

La base tout entière semblait s'effriter autour des fuyards. Tous cependant réussirent à gagner l'air libre et à s'entasser dans la grosse vedette militaire qui, aussitôt, de toute la vitesse de son moteur, fila en direction du petit bâtiment transporteur de troupes ancré à quelques encablures de l'île, non loin du *Kagira Maru*.

Derrière, le grondement montait, se changeait en tonnerre, comme si dans les entrailles du roc et du glacier, un monstre jusque-là endormi manifestait soudain sa colère.

La vedette allait atteindre le transporteur, quand il y eut un prodigieux éclatement. L'embarcation fut soulevée et, pendant un instant, on put croire qu'elle allait chavirer, mais il n'en fut rien, car elle se contenta de continuer à danser sur les lames qui déferlaient.

Tous s'étaient tournés vers l'île Danen, comme s'ils s'attendaient à ce qu'elle eût disparu. Mais elle dressait toujours sa masse rébarbative sur l'écran sombre du ciel. Seule, la falaise dans laquelle se trouvait aménagé le repaire-laboratoire de Ming s'était effondrée et, à sa place, il n'y avait plus qu'un éboulis cyclopéen de rochers fracassés, de glace émiettée, d'où montait une fumée noire.

— Quand je pense, fit Ballantine avec une sorte de teneur sacrée dans la voix, à tous les trésors scientifiques entreposés là et qui, maintenant, sont détruits par la seule volonté de leur maître.

Bob Morane haussa les épaules et fit la grimace.

— Mieux vaut, de toute façon, que cette science soit détruite. Ming n'en aurait fait qu'un mauvais usage. Et puis, avec lui, rien n'est jamais perdu, surtout ce qui devrait l'être...

14

Debout à la poupe du bateau transporteur de troupes, Bob Morane et Bill Ballantine écoutaient Sir Archibald leur conter dans quelles circonstances il avait pu ainsi venir à leur secours.

— Sans doute vous souvenez-vous, avait commencé le chef du Yard, que lorsque vous vous êtes rendus à la Maison des Félicités, il fut décidé que, si vous n'étiez pas reparus au bout de deux heures, mes hommes interviendraient. Les deux heures écoulées, nous envahîmes le bouge, mais sans découvrir la moindre trace de votre passage. Toutes les personnes qui s'y trouvaient furent interrogées, et une jeune fille nommée Lingli s'offrit spontanément à nous renseigner. Elle nous dit comment elle vous avait permis d'épier Ming et comment vous étiez partis à sa poursuite sur la Tamise, en canot. Elle nous révéla également que, dans la conversation que vous aviez surprise, Ming avait fait mention du *Kagira Maru* et d'une certaine île Danen...

« L'Ombre Jaune possédait plusieurs heures d'avance sur nous et une expédition sur la Tamise ne donna rien. Il ne nous restait donc, comme seul indice pour vous retrouver, que ces deux noms : *Kagira Maru* et île Danen. Rapidement, nous apprîmes que le *Kagira Maru* était un cargo battant pavillon japonais et que l'île Danen se trouvait au nord du Spitzberg. On décida donc de retenir deux possibilités : ou bien vous étiez morts, et nous ne pouvions plus rien pour vous, si ce n'est vous venger, ou bien vous étiez à bord du *Kagira Maru*, faisant route pour le Spitzberg. De toute façon, que vous soyez vivants ou non, il nous fallait suivre la piste pour contrecarrer les plans de l'Ombre Jaune.

« Il me fut relativement aisé d'obtenir la coopération des forces armées pour qu'elles mettent à notre disposition un petit bateau transporteur de troupes et une escouade de commandos. Il ne nous resta plus alors qu'à mettre le cap sur le Spitzberg...

« Le *Kagira Maru* possédait une appréciable avance sur nous, mais notre bateau était plus rapide, et nous n'arrivâmes en vue de l'île Danen que peu de temps après le cargo... Le reste, vous le savez...

— Oui, le reste nous le savons... fit Morane. Nous savons, commissaire, que nous vous devons la vie une fois de plus...

— Comme si, de votre côté, vous ne m'aviez pas sauvé la vie à différentes reprises, dit le policier... De toute façon, Monsieur Ming s'arrangera bien pour que, jamais, nous ne soyons quittes...

— Surtout, n'oublions pas, intervint Ballantine, que sans Lingli il n'y avait rien de fait... Si elle ne vous avait pas renseignés, commissaire, le commandant et moi étions bons pour passer quelques années au frigidaire... Le géant se mit à rire et reprit :

— Une chance qu'il y ait toujours une mignonne, brune ou blonde, avec les yeux bridés ou pas, qui soit sensible au charme du fringant Bob Morane...

Bob, lui n'écoutait plus. Il songeait à ce double qui, très loin de là, dans un duplicateur de matière, s'était sans doute créé à présent, à l'image exacte, physique et morale, du Monsieur Ming défunt. Le Mongol et ses guerriers venus du fond des temps avaient été momentanément vaincus, mais avec le Shin Than on n'était jamais sûr d'avoir gagné la dernière manche.

Quelle menace la redoutable société secrète ferait-elle à nouveau planer sur le monde, et cela avant bien longtemps ?...

Tel était le secret de l'Ombre Jaune.

FIN